

Pierre De Monchy

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1633

Né à Franqueville

le 13 Mars 1610

Mort à Paris (St-Magloire)

le 8 Novembre 1686

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardel
Pr. de l'Oratoire

Pierre de Monchy

Liste des assemblées

1641	S'Honore'	
1644	S'Honore'	
1648	S' Magloire	11 juillet 1648 sans délai à Orléans, supérieur M.M. 576, 5
1651	Orléans, sup	
1654	"	19 août 1650 affaire à propos de sa pension M.M. 576, 25
1658	S' Magloire	1661 S' Magloire
1663	"	assistant 22 janvier 1658 au plus tôt à Orléans, supérieur, qualité que nous le prions d'accepter et exposer sans aucun délai ni espérance M.M. 577, 52
1666	"	
1669	"	
1672	"	octobre 1666 chef de la mission à la Charité, dans le Vicin d'arpente pour M. Colbert M.M. 580, 38
1675	"	
1678	"	Nov. 1668 chef de mission de Beauvais à Clermont M.M. 580, 108
1681	"	a été aux Vertus, dit Batterel
1684	"	
1685	"	

M.M. 607, 1 catalogue, N° 696 =

Pierre de Monchy, du Diocèse de Rouen, entré en 1633, prêtre en 1635, mort en 1686.

Nécrologe =

Mort à S. Magloire le 8 Novembre 1686, âgé de 78 ans. Il avait travaillé longtemps dans les missions avec beaucoup de bénédiction et de fruit et vécu dans un continuel exercice des œuvres de charité au dehors et avec une grande piété dans nos maisons.

Pierre de Monchy, 2^e fils de Charles de Monchy, seigneur de Monmont, S^t Ragond et lieutenant de la Compagnie des gens d'armes de la Clé de N. le comitabte, d'une illustre famille de Picardie qui a donné en 1551 un maréchal de France en la personne de Charles de Monchy d'Hezquimourt, naquit en 1610 et eut le bonheur d'être élevé par un précepteur qui veilla avec le plus grand soin sur ses mœurs et lui inspira beaucoup de goût pour la vertu et pour l'étude. Les pères de l'Oratoire de Paris, en l'admettant dans leur congrégation en 1630, reconnurent en lui des qualités rares et ils eurent lieu de se féliciter dans la suite de posséder un sujet d'un mérite distingué. De P. de Monchy n'était encore qu'à l'institution et il se faisait déjà remarquer par sa douceur, sa modestie et ses talents. On lui trouvait un esprit solide, droit et pénétrant, une imagination vive avec autant de flegme et de modération qu'il en fallait pour retenir son feu, un génie heureux, une facilité extraordinaire, un bon goût, un discernement merveilleux, beaucoup de netteté et de méthode, des réflexions toujours saines et justes avec une expression aisée et noble.

Quoiqu'il fût d'une humeur gaie et enjouée, il ne laissa pas de faire paraître, dès sa jeunesse, une conscience fort timorée et une grande appréhension des jugements de Dieu, dont il a été si pénétré pendant toute sa vie qu'on eût dit que c'était son propre caractère. Cela fut cause qu'il eut beaucoup de peine à se déterminer à recevoir les saints ordres. Il ne les reçut que pour ne pas aller contre la volonté de ses supérieurs qui souhaitaient fort de lui voir bientôt remplir les fonctions du saint ministère; car, s'il avait suivi ses propres sentiments, il serait demeuré, toute sa vie, simple confrère. Il avait un si profond respect pour le sacerdoce, qu'il n'en parlait jamais qu'avec des termes qui étaient la frayeur dans les esprits les plus insensibles. Son zèle et sa dévotion particulière a été de travailler à donner de saints pères à l'Eglise. C'est pourquoi il a presque toujours demeuré au séminaire de S^t Magloire, occupé à faire des conférences et de fréquents catéchismes, non seulement aux ecclésiastiques de la maison, qui faisaient le premier objet de ses soins, mais encore à plusieurs autres du dehors, qu'il rassemblait, à certains jours de la semaine, pour les instruire de la sainteté et des devoirs de leur état. Il n'oublait rien pour former les uns et les autres à la piété et à la science. Dieu répandit de si grandes bénédictions sur ces exercices que la plupart de ceux qui les fréquentaient, ont travaillé avec le plus grand succès dans les missions et les paroisses où ils furent employés. Ce même amour de l'Eglise lui donna une affection singulière pour tous les séminaires, quels qu'ils fussent. Il vivait d'une union étroite avec tous les prêtres qui avaient la conduite de ceux de Paris. Il en était fort estimé et il reçut, en toutes occasions, des témoignages non équivoques de leur vénération pour sa piété et sa personne.

Ses lumières ne le rendaient pas moins recommandable que ses vertus. Il savait presque toute l'écriture S^t par cœur. S^t Augustin, S^t Grégoire le Grand et S^t Bernard étaient les saints Pères qu'il estimait davantage. Il les citait très à propos dans ses conférences et même dans ses conversations familières. Il ne parlait jamais de nouveaux livres de piété qu'avec beaucoup d'éloges. Cependant il en lisait peu, à cause, disait-il, qu'il trouvait plus d'unction et de solidité dans les ouvrages des S^t Pères, dont il faisait son étude ordinaire après l'écriture S^t.

Après s'être ainsi rempli des vérités de la religion dans leur véritable source qu'il alla les annoncer d'abord aux peuples de la campagne où ses missions produisaient des fruits merveilleux, car il avait l'art de toucher les âmes. On plût, sans nulle affectation et sans art, il donnait aux choses les plus communes une unction particulière et il faisait tant d'impression sur l'esprit de ses auditeurs que le plus grand nombre ne pouvait retenir ses sermons.

Mais des succès plus propres à flatter l'amour-propre de P. de Monchy, s'il en eût été capable, l'attendaient dans la ville. Il fut prié de faire des prêches dans l'église S^t Jacques de Haut-Pas, voisine de S^t Magloire. Il y consentit volontiers et sa réputation, jointe à la manière sainte dont il s'acquittait de cette fonction, lui eut bientôt fourni un nombreux et brillant auditoire. Ce n'est pas qu'ayant à parler devant des grands, il se piquât de donner des discours plus étudiés et plus fleuris que lorsqu'il annonçait la parole sainte aux gens du monde. Sa méthode était, à quelque différence près, la même à la ville qu'à la campagne. Tout son art, avant de monter en chaire, était de prier beaucoup pour s'y préparer; et, après avoir bien réfléchi, et bien médité sur le Evangile qu'il devait expliquer, il s'abandonnait à son zèle, lequel le rendait toujours assez éloquent et persuasif pour ne pas parler en vain devant des auditeurs, qui ne cherchaient, en allant l'entendre qu'à s'instruire et à s'édifier. Mais le modeste orateur, s'étant aperçu que son auditoire devenait toujours plus nombreux, en bénissait Dieu d'un côté; et craignant, de l'autre, d'en faire vanité, il ne voulut plus monter en chaire dans cette paroisse, quelque instance qu'on pût lui faire pour l'engager à continuer ses instructions.

On ne doit pas en être surpris. Son plus grand soin, pendant toute sa vie, a été de se tenir caché et l'on ne saurait concevoir quelle peine il rencontrait en lui, même, quand il voyait qu'on s'occupait de lui. L'estime qu'on lui témoignait, bien loin de l'élever, ne servait qu'à le humilier et à le confondre, dans la connaissance qu'il avait, disait-il, de ses misères. Quoiqu'il eût toujours vécu d'une manière réglée et édifiante, il se regardait pourtant comme un grand pécheur. Dans cette vue, chaque année, le mercredi des cendres, renonçant au privilège du sacerdoce, dont il ne se croyait pas digne, il allait sans surplis prendre des cendres avec le reste des fidèles, se soumettant de l'ancienne discipline de l'Eglise qui, en font là, mettait les pécheurs publics en pénitence.

Mais il eut beau se cacher aux yeux des hommes, Dieu qui ne lui avait donné ses talents et du zèle que pour les

faire servir au bien de son Eglise et au salut des âmes, ne permit pas que sa modestie mit obstacle aux bonnes œuvres qu'il pouvait faire. Sa réputation perçait malgré lui, il se vit recherché et estimé des grands autant qu'il était respecté et aimé des gens de condition inférieure. Gaston de France, Duc d'Orléans, frère de Louis XIII, étant tombé malade à Blois, au mois de janvier 1660 et ne pouvant avoir le P. Bourgoing, général de l'Oratoire, son confesseur ordinaire, que diverses attaques d'apoplexie avaient réduit à une position fâcheuse, ce prince, dont le P. de Monthy avait l'honneur d'être comme d'une manière avantageuse, jeta les yeux sur lui pour l'assister dans sa maladie. Celui-ci se rendit aussitôt auprès de Son Altesse Royale qui, regardant son état comme très dangereux, s'ouvrit à lui avec beaucoup de confiance, lui fit promettre de ne point l'abandonner jusqu'à son dernier soupir, le priaient de l'aider du secours de ses prières et de lui dire franchement tout ce qu'il trouverait expédient pour le salut de son âme. Le P. de Monthy, profitant des bonnes dispositions où était son nouveau pénitent, lui parla de ses obligations avec cette sincérité généreuse dont on use si peu même les grands, et ne se contentant pas de le lui dire comme autrefois un prophète à un grand roi : « Dis-moi tout ce que tu as en ta main, et moi je t'en donnerai », il entra avec lui dans un grand détail touchant les affaires qu'il avait à régler tant à l'égard de la duchesse, son épouse et de ses enfants, qu'à l'égard de ses domestiques et de ses sujets. Il lui fit faire plusieurs restitutions et des aumônes abondantes. Après avoir réglé ainsi toutes choses, il défendit qu'on ne lui parlât plus de choses nécessaires ou relatives au salut de son âme. Le prince reçut ses sacrements avec les sentiments de la piété la plus tendre. Depuis ce moment, son confesseur demeura toujours auprès de son lit, sans presque le quitter, ni nuit, ni jour, afin de le disposer à finir chrétiennement sa carrière. Le malade l'écoutait avec plaisir lorsqu'il l'entendait parler de Dieu, s'efforçant d'entrer dans ce qu'il lui disait, autant que la violence du mal pouvait le lui permettre et il mourut enfin entre ses bras, ainsi qu'il l'avait souhaité, le 2 février 1660.

Cette mort, si il faut s'en rapporter à M. Marsollet, contredit par Dom Germain, fut suivie d'un événement d'un genre différent, mais bien plus intéressant pour l'Eglise. Ceux qui sont au fait de l'Histoire ecclésiastique du dernier siècle, savent que l'abbé de Rancé, premier aumônier du prince défunt, ayant formé le dessein de renoncer au monde et de retourner à Dieu, s'était mis, comme lui, sous la conduite du P. de Monthy. (Marsollet I, p. 51.) L'historien de sa vie, parlant du choix qu'il avait fait de cet habile guide, s'exprime ainsi : « C'était un homme d'une naissance distinguée. Il avait de grandes lumières, une piété tendre et solide, beaucoup de réputation et de considération dans le monde ; c'est-à-dire qu'il avait tout ce qui était capable de lui acquiescer une grande autorité sur l'esprit de l'abbé de Rancé. L'abbé lui ouvrit son cœur ; il prit ses avis pour une confession générale, qu'il fit par son conseil au Père Bouchard, prêtre de l'Oratoire de l'Institution de Paris, où il alla faire une retraite de plusieurs mois et où il se soumit à tout ce qu'on jugea à propos de lui ordonner. Mais, malgré les changements survenus dans sa conduite, on peut dire que sa conversion n'était encore qu'ébauchée et que ce ne fut qu'à la mort du Duc d'Orléans, où il se trouva présent, qu'il forma le dessein efficace de tout sacrifier pour son salut. Le prince n'eut pas plus tôt rendu le dernier soupir que ses officiers l'abandonnèrent. L'abbé de Rancé et le P. de Monthy demeurèrent presque seuls auprès du corps. Celui-ci, profitant habilement d'une circonstance si triste qui faisait perdre à l'abbé un puissant protecteur, dont il était beaucoup aimé, lui dit : « Hé bien ! qu'est devenu ce prince si grand, si respecté et qui touchait de si près à la couronne ? Dans ce moment où le temps finit et où l'éternité commence, il n'y a plus pour lui de rang, de distinction, de gloire, de plaisirs. Tout a disparu ; tout s'est évanoui. Le voilà comme le reste des hommes. Il est devenu un objet d'horreur ; ou plutôt, il est devant Dieu, devant ce juge terrible qui ne fait distinction de personne ; il y est nu, seul, abandonné à lui-même. Au moment que je parle, Dieu a décidé de son éternité. C'en est fait ! Il est heureux ou malheureux pour jamais ! »

Ces paroles, qui portaient d'un cœur véritablement touché, pénétrèrent celui de l'abbé de Rancé. « Il y a longtemps, mon Père, répondit-il, que je me dis les mêmes choses que vous venez de me dire, ou plutôt que Dieu me les dit au fond du cœur. J'ai l'esprit convaincu du néant des choses du monde, et j'y tiens encore par mille endroits, comme si elles avaient encore qq chose de solide et qui fût capable de me rendre heureux ; mais enfin je crains que Dieu ne se lasse de me parler. Et quel malheur pour moi si cela arrivait ? »

Le P. de Monthy appuya sur cette réflexion et il parla avec tant de force et d'authority contre les cœurs partagés et sur le danger que l'on court en abusant des grâces du seigneur que M. de Rancé, attendri et terrassé ; « L'en est fait, dit-il ! Le monde ne me sera plus rien. J'y renonce et l'abandonne pour toujours... Mais, comment faire ? Comment m'y prendre ? Je suis scélérat ! J'ai mille engagements différents ! Je suis chargé de bénéfices ! Je tiens au monde par tant d'endroits ! Je voudrais le quitter des enfonds du cœur, à cette heure même, dans ce moment ! Mais comment sortir des embarras où je me trouve ? »

En effet, dit M. Marsollet (Ibid. p. 62) il avait besoin de toute la prudence du P. de Monthy pour marcher sûrement où les plus habiles sont sujets à se tromper et où il est également dangereux d'aller trop vite ou de n'avancer pas assez. Le Père modéra son zèle, sans le ralentir et il lui fit comprendre que dans ces commencements Dieu ne demandait de lui, sinon qu'il s'efforçât dans ses bons dessein. Fiez-vous beaucoup, lui dit-il, au monde ; soyez fidèle à Dieu ; conservez chèrement ces précieuses semences de salut ; évitez le trouble et un certain empressement mal entendu. Après cela, les choses s'arrangeront et les difficultés s'aplaniront d'elles-mêmes. L'abbé suivit cet avis. Le P. de Monthy ne pensait alors qu'à en faire un abbé réglé et utile à l'Eglise. Et l'abbé ne portait pas ses vues plus loin. Depuis lors, il eut de longs et fréquents entretiens avec le P. de Monthy. Il prit ses avis sur toutes choses. Ce fut lui qui répla son temps, sa conduite et ses occupations et il le fit avec tant de sagesse que l'abbé de Rancé

n'ont plus de retour pour le monde Il s'en dégoûta même tellement qu'après avoir consulté les évêques de Comminges, d'Albi, de Tournai et de Châlons-sur-Marne, d'Uzès de Choiseul, de Davillon, de Caulet, d'Alat; après avoir même examiné avec son directeur les avis de ces sages pères; après avoir beaucoup prié pour connaître la volonté de Dieu, il se dégoûta de tous abbayes et de tous prières, vendit sa terre de Vêret pour la somme de 100.000 écus, qu'il donna à l'Hôpital général de Paris et se renfermant dans l'abbaye de la Trappe qu'il avait conservée, il y établit et embrassa lui-même cette austère réforme qui fait revivre en France depuis près de 130 années les austérités et la vie des anciens solitaires de la Thébaïde.

Quelque temps après que l'abbé de Rancé eut commencé à travailler à la réforme de son abbaye, un homme non moins célèbre par ses talents, par la faveur dont il jouissait à la cour et par la vie peu ecclésiastique qu'il menait, se dégoûta comme lui du monde, se démit de sa charge d'ambassadeur du roi, et s'étant retiré à l'institution de l'Oratoire, il se mit aussi sous la direction du P. de Mouchy, qui lui donna la même confession. Cet homme est l'abbé de Camus qui depuis a fait tant d'honneur à l'épiscopat et à la pompe romaine par sa piété, son zèle et ses mœurs austères. Nommé en janvier 1671 à l'évêché de Grenoble dans un temps où il ne pensait à rien moins qu'à abandonner une retraite où il goûtait depuis 7 ans une tranquillité et une douceur qui lui étaient inconnues avant sa conversion. Se voyant en qq. façon forcé d'accepter comme malgré lui la charge pastorale, il pria l'homme sage qui l'avait si bien dirigé jusqu'alors, de l'accompagner dans son diocèse pour l'aviset de ses conseils dans les commencements de son épiscopat. Mouchy ne fut pas surpris de ce que le nouveau prélat se proposait de faire pour le bien des peuples qui venaient d'être confiés à ses soins, le P. de Mouchy ne se crut pas forcé de s'en excuser. Il se rendit donc à ses vœux et si, selon l'Evangile, on juge l'arbre par ses fruits, il faut conclure que les avis que ce Père donna à M. de Camus, tant pour la conduite de sa personne et de sa maison que pour le gouvernement de son diocèse, étaient bien saints, puisqu'on n'avait pas vu depuis longtemps d'évêque plus pieux, plus vertueux, plus actif, plus exemplaire que celui-ci.

Le diocèse de Grenoble, qui avait été fort négligé sous ses derniers pasteurs, changea bientôt de face sous le pontificat de l'homme zélé que la Providence lui avait envoyé. Pour y rétablir l'ordre et la discipline, il fallut combattre bien des préjugés et s'élever contre des abus invétérés; ce qui déplut, comme il est aisé de se l'imaginer, à beaucoup de gens. Le mécontentement de plusieurs alla au point que, regardant le P. de Mouchy comme l'auteur de ces réformes, on s'en prit personnellement à lui. On le dénigra, on le calomnia, et la passion allumée tellement quelques-uns des mécontents, que l'ayant trouvé un jour dans une église, où il faisait sa prière, ils s'approchèrent de lui et après l'avoir chargé d'injures, ils lui donnèrent un grand soufflet en lui reprochant qu'il était la cause par ses mauvais conseils de tout le désordre que l'évêque mettait dans son diocèse. Le P. de Mouchy, bien loin de se plaindre d'un pareil traitement, n'en fit que rire. Mais des personnes de considération de la ville ne voulant pas laisser cet affront impuni, témoignèrent les coupables au Parlement, qui commença une enquête pour constater le fait et le punir d'une manière exemplaire. Le P. de Mouchy, informé de ce qu'on avait entrepris à son insu et contre son intention, ne voulut pas absolument qu'on continuât la procédure, témoignant qu'il pardonnait de tout son cœur cette injure et qu'il serait désolé si on venait à réviser contre les auteurs. Les magistrats édifiés et touchés de sa générosité se rendirent à ses raisons et cessèrent leurs poursuites. Ce Père, après avoir tracé à M. de Camus les règles de conduite que doit suivre un bon évêque, abandonna le séjour de Grenoble et s'en retourna à Paris, où il a passé le reste de sa vie dans l'exercice des bonnes œuvres.

Avant que d'aller en Dauphiné, il avait été faire un voyage en Italie par ordre du roi qui, convaincu de sa sagesse et de son habileté à manier les esprits, l'envoya en 1670 à Florence pour s'achar de raccommoder Marguerite Louise d'Orléans, cousine germanique de la Majesté et fille de Gaston avec Cosme III, grand duc de Toscane, son époux. La méintelligence qui régnait entre ces deux princesses était telle que la grande duchesse, quoiqu'elle eût déjà 3 enfants, ne pensait à rien moins qu'à faire casser son mariage qu'elle regardait comme nul par ce motif. Elle, qu'elle n'y avait donné qu'un consentement forcé et se proposait après cela de disposer de sa main en faveur de Charles, duc de Lorraine, son cousin. M. de Fanson, évêque de Marseille, qui avait déjà été envoyé pour le même objet, n'avait point été goûté, dit M. de Montpensier. Le P. de Mouchy fut plus heureux. La grande duchesse, qui l'avait vu à Blois, lors de la mort de son père, le reçut comme un homme digne de toute sa confiance, et le grand duc, son époux, lui donna, de son côté, mille marques d'estime. L'envoyé de France eut plusieurs entretiens particuliers avec leurs altesses et il ménagea les choses auprès d'elles avec tant de sagesse, de prudence et de piété qu'il vint à bout de faire entendre raison à la grande duchesse, la dissuada du dessein où elle était, la reconcilia avec son époux et ne la quitta que lorsqu'elle eut promis de bien vivre avec lui. Les choses, en effet, allèrent assez bien pendant quelques années. Un nouveau prince fut le fruit de cette réconciliation qui néanmoins ne put prendre une consistance durable, à cause de l'incompatibilité d'humeur des parties.

Le P. de Mouchy s'étant acquitté de sa commission avec tout le succès qui avait dépendu de lui, revint en France et fut très bien accueilli à la cour. Quelques mois après il accompagna, comme on l'a dit, M. de Camus à Grenoble. Mais, dès qu'il eut passé avec lui le temps dont ils étaient convenus, il vint reprendre à St. Magloire ses occupations ordinaires. Comme il passait pour un directeur très éclairé et fort prudent, il y eut beaucoup de personnes qui voulaient se mettre sous sa conduite, et il fut consulté de toutes parts comme un homme dont les avis et les décisions étaient d'un grand poids et d'une grande autorité. Sa piété, d'ailleurs, était des plus tendres; ce qui le faisait encore plus recherché.

Il suffisait de le voir et de l'entendre pour être convaincu combien il avait à cœur la gloire de Dieu, les intérêts de la religion et le salut des âmes. Toute sa vie en a été une preuve continuelle.

Le chancelier de Bellier, son allié et son ami, le voyait avec le plus grand plaisir, faisait un cas infini de ses conseils et plein d'estime et de considération pour sa personne et pour ses vertus, il n'est rien qu'il n'eût fait pour l'obliger; mais, malgré cette union, le D. de Mouchy ne pensa jamais à lui demander la moindre grâce, soit pour lui, soit pour sa congrégation. Il n'était pas toutefois si réservé, lorsqu'il s'agissait de procurer des secours à l'indigence, de protéger des malheureux que la cupidité ou l'injustice cherchait à opprimer. Il s'employait plus volontiers encore, lorsqu'il était question de qq. chose qui intéressait la religion ou les bonnes mœurs. Bien loin alors de craindre de se rendre importun, il se croyait obligé de faire usage de tout son crédit pour obtenir ce qu'il demandait à M. de Bellier. Les évêques surtout, qui étaient contrariés dans les abus qu'ils s'efforçaient de réformer et dans le bien qu'ils voulaient faire, trouvaient toujours en lui un ardent défenseur de leur cause et un ami officieux qui les servait avec le plus grand zèle auprès de ce respectable chef de la magistrature.

Joignant à un grand nom un mérite des plus distingués et des amis puissants à la Cour, il aurait été facile d'obtenir des bénéfices considérables, s'il avait voulu faire usage de sa faveur; mais, bien loin de penser à s'en procurer, il en refusa plusieurs qui lui furent offerts. Quelqu'un lui ayant dit un jour que ses amis voulaient lui procurer un évêché, il répondit agréablement: «Je ne suis pas assez saint, ni assez méchant pour être fait évêque.» Et, comme on lui demanda l'explication de ces paroles, il ajouta: «Je n'ai pas assez de vertu ni de mérite pour que l'on vienne me chercher et qu'on m'oblige malgré moi d'accepter un évêché; et d'ailleurs, par la miséricorde de Dieu, je ne suis pas assez malheureux que de faire aucune remarque pour en demander un contre ma propre conscience.»

Et comment aurait-il désiré des bénéfices, lui qui n'eut jamais la moindre attache aux biens du monde? Lorsqu'il entra dans l'Oratoire il avait un patrimoine de près de 40.000 livres, qui lui portait une rente de 1800 livres. Il en donna une partie à la maison de S. Magloire pour éteindre sa pension alimentaire et prêta le reste à diverses personnes qui, abusant de sa bonté, ne le lui ont jamais rendu et il a mieux aimé le perdre que l'avoir des procès à soutenir; de sorte que les dernières années de sa vie, il n'avait qu'une pension de 100 livres que la chancellerie de Bellier, sa parente, lui donnait pour son entretien; encore en usait-il si sobrement que les pauvres y trouvaient leur part. Son ameublement et sa garde-robe annonçaient l'esprit de pauvreté dont il était animé; et la manière dure dont il se traitait, faisait voir combien il était étriqué de toute sensualité. On l'a vu plus d'une fois raccommoder lui-même ses habits et se rendre des services si bas que tout autre homme de sa naissance en aurait rougi: tel exemple pour tant de personnes qui, étant nées dans une condition bien inférieure à celle de ce digne prêtre, n'ont jamais eues de bras à leur disposition pour une infinité de services, dont il leur serait aisé de se passer, si elles étaient moins sensuelles, ou moins remplies d'amour-propre. Le D. de Mouchy, sachant que J.C. n'était pas venu sur la terre pour être servi, mais pour servir les autres, se rendait utile à tout le monde et n'épargnait jamais de ses inférieurs que ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même.

On n'était pas moins édifié de voir le recueillement religieux avec lequel il était dans les églises. Il aurait été difficile de faire paraître plus de respect et de dévotion, si la Divinité s'était montrée visiblement à lui. Il sentait une peine extrême quand il voyait commettre quelque irrévérence qu'il ne pouvait pas empêcher. Mais sa foi et sa piété étaient encore davantage lorsqu'il montait à l'autel. On l'eût pris alors, non pour un faible mortel, mais pour un ange, tant il paraissait détaché de la terre et pénétré de la grandeur et de la sainteté des mystères qu'il célébrait. La plus grande appréhension était qu'en disant tous les jours la messe, il ne lui arrivât d'en contracter une habitude qui lui fit perdre le respect et la ferveur qu'il devait y apporter.

Cependant quoique sa vie eût toujours été pure, régulière et édifiante, il avait formé, quelques années avant sa mort, le dessein d'aller à la Croix pour y finir ses jours dans la pratique des plus rigoureuses austérités. Il pensait sérieusement à l'exécuter; mais, quand on lui en représenta que, selon l'avis de S. Paul, chacun doit être fidèle à sa vocation, il changea de sentiment et conserva toujours dans son cœur beaucoup d'amour pour la retraite et la pénitence. Dans cet esprit, il s'enfermait souvent dans sa chambre pour y vaquer plus librement à la prière et à la mortification.

Si le D. de Mouchy se fût moinsifié de sa capacité, on l'aurait vu longtemps dans les premiers emplois de l'Oratoire. Mais sa modestie lui persuadant qu'il n'était point propre pour le gouvernement, il aima mieux se tenir dans le rang de subalterne que d'avoir à conduire les autres. Si l'on consentit à se charger pour un temps de la supériorité de la maison d'Orléans et ensuite de la dignité d'assistant ce ne fut que pour donner à ses supérieurs et à une assemblée générale des preuves de son respect et de son obéissance, et il n'eut rien de plus pressé que d'en être déchargé après avoir été 3 ans dans l'une et l'autre de ces charges.

Devenu septuagénaire, il se trouva assailli d'infirmités qui lui durèrent plus de 6 ans. Les douleurs qu'il souffrait, l'ayant réduit à passer longtemps dans son lit, il fit à Dieu un sacrifice entier de tout lui-même et de ses souffrances. Son unique consolation dans ce triste état était de prier, de s'occuper de l'éternité et de recevoir presque chaque jour la sainte communion. Dieu voulant le purifier entièrement de ses imperfections, permit qu'il eût beaucoup de peines d'esprit et de grandes inquiétudes sur les fautes de sa jeunesse; mais la vigueur de sa foi et son amour ardent pour la croix lui firent surmonter toutes ces peines. Enfin, après avoir mené depuis longtemps une vie languissante, il mourut à S. Magloire le 8 Nov. 1686, âgé de 76 ans.

" Il avait, dit le Nécrologe, travaillé longtemps dans les missions avec beaucoup de bénédiction et de fruit et vécu dans un continuel exercice d'œuvres de charité en dehors et avec une grande piété dans nos maisons. "

Le Père Cloyseault, qui a écrit la vie du P. de Monchy, a mis à la fin un abrégé ou l'esprit des conférences que ce saint prêtre faisait aux ecclésiastiques de St Magloire. Tout y respire une piété tendre et éclairée, ensemble la haute idée que l'on doit avoir du sacerdoce et de ses fonctions.

Il était l'oncle du Père Claude de Monchy de Moismont, né à l'âge de 55 ans, à Franqueville en Camp, le 23 mai 1693.

Adroy Bibl. des Ecrivains de l'Oratoire (Bibl. N^{le} fonds fr. 25-684) C. IV p 97 =

Pierre de Monchy, né à St Magloire le 8 Nov. 1686 âgé de 78 ans. Il avait travaillé longtemps dans les missions avec beaucoup de bénédiction et de fruit et vécu dans un continuel exercice des œuvres de charité en dehors et avec une grande piété dans nos maisons. (Nécrologe)

Le P. de Monchy, M. Félisson et M. Bossuet avaient engagé Santeuil à renoncer à la poésie profane pour s'appliquer à la composition des hymnes sacrés.

Santeuil composa une pièce pour remercier Félisson du bon conseil qu'on lui avait donné.

Le même Santeuil a composé une pièce intitulée :

R. P. de Monchy Cong. Oratorii sacerdoti, carmen de Sclerio, Francice cancellario, legendum mittit.

Cloyseault: Ménologe, p. 381-386 =

Le Père Pierre de Monchy est né l'an 1610 d'une des plus nobles familles de Picardie, laquelle a donné à l'Eglise plusieurs prélats et à l'Etat des grands hommes soit dans la robe, soit dans la profession des armes. Il entra dans l'Oratoire quelques années après que Dieu eût retiré de ce monde le grand Cardinal de Beaufort qui en était le fondateur. Le P. Charles de Condren, pour lors supérieur général, l'y reçut à l'Institut, pendant laquelle il se distingua de tous les autres confrères par sa douceur, par sa modestie et ses rares talents.

Dès les premières années de sa vie, il eut la conscience fort timorée et une grande appréhension des jugements de Dieu. Il en a été dans la suite si pénétré qu'on peut dire que c'était son propre caractère; ce qui fut cause qu'on eut beaucoup de peine à le déterminer de recevoir les ordres sacrés. Il ne le fit que par obéissance au commandement de ses supérieurs; et, s'il avait suivi ses propres sentimens, il serait demeuré toute sa vie confrère. Il avait un si profond respect pour le sacerdoce qu'il n'en parlait jamais qu'avec des larmes qui jetaient la frayeur dans les esprits les plus insensibles.

Son zèle et sa dévotion particulière a été de travailler à donner de saints prêtres à l'Eglise. c'est pour ce sujet qu'il a passé toute sa vie dans le fameux séminaire de St Magloire à faire des conférences et des exhortations aux ecclésiastiques. On l'aurait sans doute élevé aux premières charges de la Congrégation si son humilité qui lui cachait ses propres talents, ne s'y était opposée. La déférence qu'il eut pour ses supérieurs, lui fit une fois accepter la supériorité d'une maison; mais il ne put se résoudre d'y demeurer plus de 3 ans et il n'eut point de repos qu'il ne fût déchargé de cet emploi. Il s'appliqua pendant 99 ans aux fonctions saintes et apostoliques de la mission avec un zèle merveilleux. Pendant toute sa vie son plus grand soin a été de se tenir caché. L'on ne saurait concevoir quelle peine il ressentait en lui-même quand il croyait qu'on s'occupait de lui et qu'on en avait de l'estime. La grande réputation qu'il s'était acquise dans le monde, bien loin de l'élever, ne servait qu'à l'humilier. Cependant il a été employé dans des affaires très importantes. Il fut envoyé en la cour de Florence pour y négocier une affaire de la dernière importance qu'il termina heureusement. Il assista à la mort Monsieur Gaston de France Duc d'Orléans et il travailla à la conversion du fameux abbé de la Grappe, Jean Bernard Jean de Bouthillier de Rancé. Il accompagna M. Etienne Le Camus, qui son seul mérite éleva jusqu'à la dignité de cardinal, lorsqu'il alla prendre possession de son évêché de Grenoble et il passa 99 mois avec lui pour l'aider de ses conseils dans le gouvernement de son diocèse.

Il savait presque toute l'écriture sainte par cœur. Il possédait aussi en perfection les Sts Pères, particulièrement Saint Augustin, St Grégoire le Grand et St Bernard. Il joignait à une érudition profonde tout ce que la dévotion a de plus tendre. Il avait sans cesse recours à N.S. et à la St Vierge par des aspirations vives et ferventes. Il passait des temps considérables tous les jours dans la tribune qui regarde sur l'autel. Il avait encore de certaines heures réglées pour se tenir prosterné le visage contre terre dans sa chambre devant son crucifix et l'on pourrait ajouter que toute la journée était une oraison continuelle pour lui.

Sa naissance, son mérite, ses amis et le crédit qu'il avait auprès des grands lui auraient facilement procuré des bénéfices considérables et des dignités dans l'Eglise, s'il avait voulu faire le moindre mouvement pour cela. Mais, bien loin d'en avoir seulement la pensée, il en a refusé plusieurs qui lui ont été offerts sans qu'il y eût aucune part que ce les avoir mérités par la sainteté de sa vie. Etant devenu septuagénaire, ses infirmités augmentèrent de jour en jour et le retardaient insensiblement du monde pour lequel il avait toujours eu une aversion mortelle. Il se regarda comme un homme qui ne pouvait plus vivre longtemps et qui par conséquent ne devait plus s'occuper que de l'éternité. Il fut réduit à ne pouvoir plus sortir de l'infirmerie et à la fin privé de voir la 1^{re} d'esse. Il eut pourtant tous les jours la consolation de l'entendre de son lit dans une petite chapelle joignant l'infirmerie et d'y communier presque chaque jour.

Enfin, après une maladie de plusieurs mois; après une vie sainte remplie de quantité de bonnes œuvres, après avoir produit une infinité d'âmes de résignation et de soumission à la volonté de Dieu, étant muni du saint viatique et de l'extrême onction, son âme au milieu des prières de toute la Communauté se détacha doucement de son corps pour aller s'unir à son Créateur pendant une éternité bienheureuse le 8 Novembre 1686, étant âgé de 76 ans, dont il en avait passé près de 58 dans la Congrégation. Sur les listes des assemblées il est marqué sur la maison de Paris en 1641 et 1644, sur S. Magloire en 1648, supérieur d'Orléans en 1651 et 1654, résident à S. Magloire depuis 1658 et 1669 jusqu'à sa mort.

La Chenaye-Desbois : Dictionnaire de la noblesse, Paris, Boudet, 1775. t. X. p. 181

Moychy, ancienne famille de Picardie, qui date dès le XII^e siècle

M^{re} Albert Leroy, correspondance de Guernel, Paris, Perrin, 1900, 2 vol in 8

— T.I. p. 11, Guernel à M. Vialart, évêque de Châlons, Nov. 1878.

" Je vous mandai alors, Monseigneur, ce qui s'était fait dans une misérable assemblée où j'avais le bonheur de n'être pas
" Le D. Thomassin a été l'âme de toute cette cabale et il n'est servi de la faveur de son protecteur (Harlay) pour établir ses
" sentiments. A quoi le bon P. de Morychey a beaucoup servi, ayant intimidé tout le monde par sa crainte, que l'on trouve
" d'autant mieux fondée qu'on sait qu'il approche M. le chancelier et que ce magistrat a beaucoup de confiance en lui."





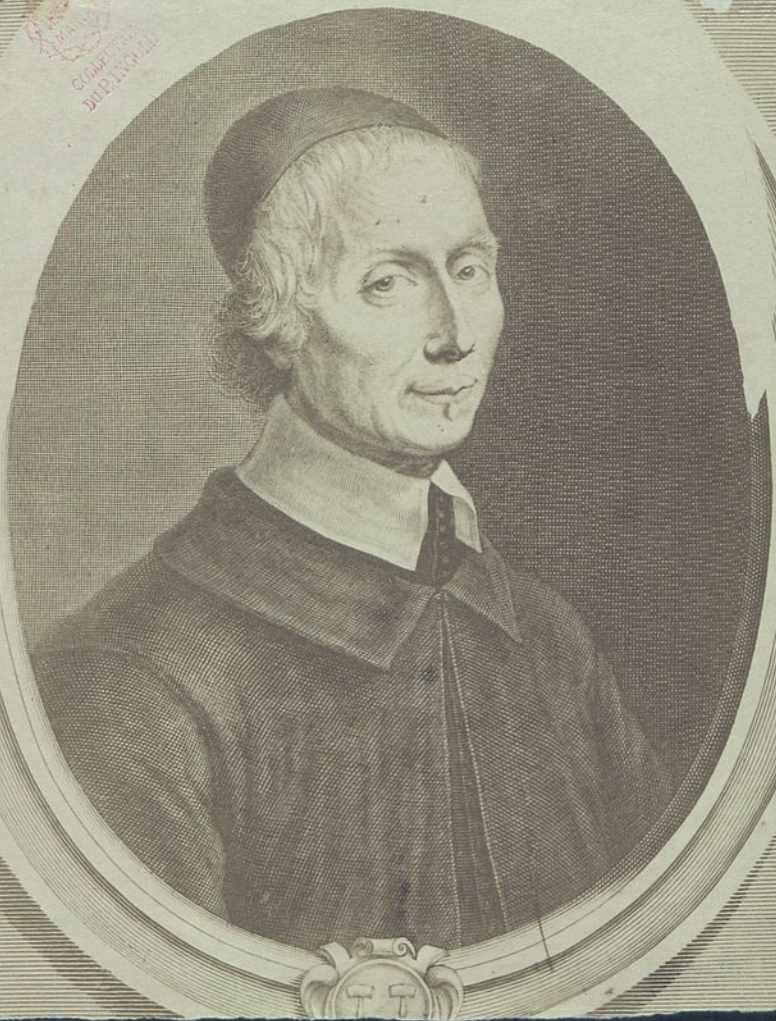
F. G. P. obit del.

P. Van Schuppen fecitbat 1686

R. P. Petrus de Monchy Presbyter
Cong. Orat. D. N. I. C. eximia virtutis
Vixit an. 76. Obijt an. 1686.

13

LIBRARY
OF THE
CONGRESS
DUP 1741





Magdalenemaffon fecit

*R. P. Petrus de Monchy
Presbyter Cong. Orat. D. N. J. C.
eximiae virtutis. Vixit an. 76. Obijt an. 1686.*

La Rutube Sorques Vancluse ..
le 1^{er} Février 1963.

Mon Révérend Père,

Je vous remercie de votre aimable lettre du 22 novembre et des renseignements très intéressants qu'elle contient au sujet du Père de Monchy dont nous possédons une gravure. Vous avons communiqué votre lettre à mon Beau-frère Hugues de Monchy qui aimerait comme nous avoir d'autres documentations si c'est possible.

Excusez, mon Révérend Père, le grand retard apporté à vous répondre et vous remercie, mais votre lettre nous est

parvenue quelques jours avant le mariage de notre fille
Edith qui le 1^{er} décembre a épousé Patrick de Montaudouin.
A son mariage ma cousine Pierrette Trachon née Gaudemaris
m'a dit qu'elle était parente des Join-Sambert. Or ma
mère était la fille d'Henry de Gaudemaris frère de René qui
avait épousé une Lucie La Plaque-Barris.

Mon mari se joint à moi pour vous assurer, mon
Révérend Père, de nos sentiments respectueux.

Juarez d'Aulan. *Nonchuy*

H. FRANCHÉ

69, Rue de Dunkerque, PARIS

Télép.: Lamartine 88.80 - 31

R. de C. 72.168



Monsieur l'Ecconome

Presbytère, impasse St Eustache

Paris

^{Seigneurs}
Hugues de Monchy premier maître d'hôtel de reine, demeurant à Paris vers les galeries
du Louvre 2 mars 1627

In Nov 1665 Anne de Monchy était épouse de Henri Marc Gouffier marquis de Bonmisset, seigneur
de Grébecourt, demeurant en son hôtel hors la porte S. Michel, parois de S. Gervais

Jean de Monchy 1680 et 1687 Gent. et des amis du roi pour les ville et châtelle de Personne
avait épouse Marie Mole' et signait "H. Hoquincombt"

Jean Pate de Monchy, baron de Sibel, colonel d'infanterie chev. de S. Louis, demeurant rue de Richelieu
n. le 18 Nov 1730

Charles de Monchy seigneur d'Hoquincombt, com. du roi et marichal des camps

✕ épouse Honore d'Amboise

Yvon Honore n. le 14 janv. 1640 bapt. à S. Sulpice

Georges de Monchy marquis d'Hoquincombt, ~~marichal des camps~~

fil de Charles de Monchy, marquis d'Hoquincombt marichal d'fr.

et d'Anne Honore d'Amboise

épouse à S. Paul 8 mars 1660 Marie Mole' fille de Jean Mole' seigneur de Jusantigny
premier au Palais et fabrique Mole'

Amand de Monchy d'Hoquincombt évêque comte de Vaudun

+ à Paris 30 oct 1679 selon la Gazette de France du 4 Nov 1679 enterré à S. Sulpice

le 2 Nov à 41 ans Mort dans sa maison rue de l'Université

Il portait de gueules à 3 maillets d'argent 2 et 1

G. de Monchy

Il assiste à la mort du chancelier Michel Le Tellier

Voir :

J. de Visme : Notes sur les registres paroissiaux de Senarpont
et de Campneuseville. Paris, 1939 in 12, br. 20 p.

Notes sur les familles de Cayeux, de Monchy et de Vismes

3268 **MONCHY** (Picardie). Quitt. de Nicolas de Monchy, 1579. — Déclaration d'Ant. de Monchy, seign. de Saint-Martin tant en son nom qu'au nom de ses frères et neveux pour forcer Robert de Monchy leur père, à prendre, en vue de sa succession future, certaines dispositions en concordance avec la coutume d'Artois, 1622. — Contrat de vente par Bertrand de Monchy, de 1.666 livres de rente (affectations : diverses terres et seigneuries en Boulonnais, comté d'Eu, etc.), 1639. — Quitt. de Suzanne de Monchy, 1665. — Obligation de 830 livres sign. de Marie-Cl. de Monchy, 1667. — Contrat de vente par Marie de Monchy, de terres sises à Rosières, 1680. — Contrat de mariage d'Ant. de Coudun et Barbe de Monchy, 1671. — Sentences rendues par Jean de Monchy, notaire royal, au sujet d'aff. de succession, 1696. — L. a. s. de Mme de Saint-Peliet. née de Monchy, 1732. — Mémoire imprimé pour le recteur de l'Université de Paris et J.-B. de Prenne contre Henry de Monchy de Vismes, 1619. — Mémoires pour la petite fille de Philippe de Monchy contre les filles de ce dernier, 1743-44. — Ens. 14 pièces. 35 fr.

Famille noble d'ancienne chevalerie, en Ponthieu, éteinte en 1782. (Woelmont).

G. de Monby

Ste Beuve G. V p 138

Pierre de Mouchy

1654 assemblée députée sup D'orléans

1663 " député ni comme consultant

40875 **MONT-CAVREL** (Le Château et les seigneurs de), commune d'Alette dans le Pas-de-Calais, par l'abbé R. J. Thobois. Arras, 1901. in-8 br., 435 pages, nombreuses planches. vues, portrait, plan, envoi d'auteur. 35 fr.

Seigneurie des de Mouchy et des de Balzac.

de Mouchy Pierre

Cloysment Vies III 75 notice

de Mouchey Piene

Bettend II 190-209 notice

I 360, 397

II 200

III 134-482

Cloysenult Menologe 381 x

" Vies II 655

Bicair I 616 x

Adry IV 97 x

MM 608 p 38 N 639 =

Le Coufere Pierre de Monchy, lic

Né a

23 ans 1/2

fils de Messire Charles de Monchy et Marthe de Franqueville ^{Signand}

recen a Paris

fait prestre a Noel 1635

prunt la robe / le 27 aout 1633

1609 **LECOCQ** (Jules). Notice sur l'église Saint-Pierre de Mouchy-Lagache (Somme). Jehan de Mouchy. *Saint-Quentin*, 1875, gr. in-8 de 121 pp., rel. brad. demi-toile grise, non rog., couv. cons. 45 fr.

Sont reliés avec, du même auteur : Histoire populaire de Mouchy-Lagache. *Laon*, 1886, 30 pp. — Notice sur la commune de Germaine (Aisne). *Amiens*, 1879, 9 pp.

Charles de Monchy
marquis d'Hocquincourt
maréchal de France

filz de Georges, seigneur d'Hocquincourt
et de Claude de Monchy

Mur au service de l'Espagne le 13 juin 1658
avait épousé Eléonore d'Estampes

de Monchy

M 219

médaillon ovale dans encadrement carré et pied cartouche ornementé
en buste tournée $3/4$ vers sa gauche, léger moustache et mèche sous la lèvre
portrait très finement gravé, belle tête

cadre large sans inscription au bas les armes. 3 médaillons, dont 2 en tête



sous le pied support dans le cartouche :

R. F. Fétius de Monchy presbyter
Cong. Orat. D. N. J. C. epimice virtutis
vixit ann 76 . Obiit ann. 1686

F. Q. P. obiit del^{at}

G. Van Nuyssen faiebat 1688

H $27 \frac{1}{2}$ Indichi' entier
L $19 \frac{1}{2}$

2 exemplaires

Cloyseault

B. III p. 75-93 - LE PÈRE

PIERRE DE MOUCHY

(1610-1686)

SOMMAIRE. — Sa famille. — Sa naissance. — Son entrée à l'Oratoire. — Ses talents. — Il fait des missions. — Son humilité. — Son voyage de Florence. — Il assiste à la mort de Monsieur, duc d'Orléans. — Il travaille à la conversion de l'abbé de Rancé. — Son voyage de Grenoble. — Son crédit auprès de M. le chancelier. — Son amour pour l'Église. — Son amour pour la sainte Écriture; pour l'oraison. — Son esprit de pauvreté. — Son silence. — Sa tendresse de conscience. — Son zèle. — Sa charité. — Ses prônes. — Son respect pour les églises. — Sa dévotion pour la sainte messe. — Sa mort.

Le P. Pierre de Mouchy est sorti d'une des plus nobles familles de Picardie, laquelle a donné à l'Église plusieurs prélats¹, et à l'État quantité de grands hommes qui ont rempli les premières charges du royaume et qui se sont rendus recommandables, soit dans la robe, soit dans la profession des armes².

Il vint au monde l'an 1610³. Il reçut dans le sacre-

¹ Entre autres, Armand de Mouchy, évêque-prince de Verdun en 1668.

² Un de Mouchy accompagna, en 1146, Louis VII en Palestine. Un autre fut tué à Ravenne, en 1512, commandant en chef les troupes du roi. Un troisième, chevalier de Malte, périt en 1665 dans un combat contre les Turcs..., etc.

³ Le 13 mars, d'un second mariage. Du premier, son père avait eu un fils, Adrien, père de Claude, qui fut prêtre de l'Oratoire comme son oncle.

ment de sa régénération le nom de Pierre, et ce beau nom l'anima toute sa vie de la foi et du zèle de ce grand apôtre. Après avoir achevé le cours de ses études de la manière ordinaire aux enfants de condition, c'est-à-dire sous l'œil et la conduite d'un sage précepteur que ses parents lui avaient donné pour veiller avec tout le soin possible sur ses mœurs autant que sur ses études, il entra dans l'Oratoire¹ quelques années après que Dieu eut retiré de ce monde le grand cardinal de Bérulle. Le P. Charles de Condren, qui en était pour lors supérieur général, l'y reçut, et il se distingua de tous ses confrères pendant son institution par sa douceur, sa modestie et ses rares talents.

Il avait l'esprit solide, droit et pénétrant, une imagination vive, avec autant de flegme et de modération qu'il en fallait pour retenir son feu ; un génie heureux, une facilité extraordinaire, un bon goût, un discernement merveilleux, beaucoup de netteté et de méthode, des réflexions toujours saines et judicieuses avec une expression noble et aisée.

Quoiqu'il fût d'une humeur gaie et enjouée, il ne laissa pas dès les premières années de sa vie de faire paraître une conscience fort timorée et une grande appréhension des jugements de Dieu, dont il a été dans la suite si pénétré qu'on peut dire que c'était son propre caractère, ce qui fut cause qu'il eut beaucoup de peine à se déterminer de recevoir les ordres sacrés². Il ne le fit que par obéissance aux commandements de ses supérieurs ; car s'il avait suivi ses propres sentiments, il se-

¹ Le 27 août 1633, après avoir terminé, au collège de Navarre, ses études de philosophie. Il s'appelait alors *M. de Sainte-Radégonde*, du nom d'une des seigneuries de son père.

² Il reçut le sacerdoce à Angers, en décembre 1635. Il faisait à ce moment-là sa théologie à Saumur.

rait toujours demeuré confrère. Il avait un si profond respect pour le sacerdoce, qu'il n'en parlait jamais qu'avec des termes qui jetaient la frayeur dans les esprits les plus insensibles. Son zèle et sa dévotion particulière a été de travailler à donner de saints prêtres à l'Église. C'est pour ce sujet qu'il a passé presque toute sa vie dans le séminaire de Saint-Magloire à faire des conférences et des entretiens aux ecclésiastiques.

On l'aurait sans doute élevé aux premières charges de la Congrégation, si son humilité, qui lui cachait ses propres talents, ne s'y était opposée ; la déférence qu'il eut pour ses supérieurs lui fit une fois accepter la supériorité d'une maison¹ ; mais il ne put se résoudre d'y demeurer plus de trois ans, et il n'eut point de repos qu'il ne fût déchargé de cet emploi.

Il s'appliqua pendant quelques années² aux fonctions saintes et apostoliques de la mission avec un zèle merveilleux, car il avait l'art de toucher les âmes, ou plutôt, sans nulle affectation et sans art, il donnait aux choses les plus communes une onction particulière, et il faisait de telles impressions sur ceux qui l'écoutaient que la plupart en versaient des larmes.

Pendant toute sa vie, son plus grand soin a été de se tenir caché. L'on ne saurait concevoir quelle peine il ressentait en lui-même quand il croyait qu'on s'occupait de

¹ Il fut, d'après Batterel, supérieur de Caen, de Notre-Dame-des-Vertus et d'Orléans. Ce fut, en effet, à Orléans seulement qu'il resta trois ans. Il lui fallait toujours des ordres réitérés et extrêmement précis, comme on peut le juger par le suivant : « Le P. de Mouchy à Orléans, *au plus tôt*, supérieur ;... qualité que le prions d'accepter *sans délai ny excuse*. » MM 577, p. 52.

² Nous le trouvons chef de mission, en 1666, dans le diocèse d'Auxerre ; en 1668, dans celui de Beauvais, etc. etc... (MM 380, 38 et 108...)

lui et qu'on en avait de l'estime. La grande réputation qu'il s'était acquise dans le monde, bien loin de l'élever, ne servait qu'à l'humilier et à le confondre dans la connaissance qu'il avait de ses misères, pour user de son expression.

Quoique sa vie eût été toujours fort réglée et édifiante, il se regardait néanmoins comme le plus grand pécheur du monde. Il croyait que si on lui eût fait justice, on l'aurait dépouillé de l'honneur du sacerdoce et on l'aurait réduit à la communion laïque. Dans cet esprit, tous les ans, le premier jour de Carême, quittant son surplis, il allait recevoir les cendres avec le peuple, se souvenant de l'ancienne discipline de l'Église, qui, ce jour-là, mettait les pécheurs publics en pénitence. Quelques années avant sa mort, il voulut aller à la Trappe pour y passer le reste de ses jours hors du bruit, dans la pratique des plus rigoureuses austérités de la religion; mais quand on lui eut représenté que, selon saint Paul, chacun devait être fidèle à sa vocation, il changea de sentiment, mais il conserva toujours dans son cœur l'amour pour la retraite et pour la pénitence, et dans cet esprit il s'enfermait souvent des jours entiers dans sa chambre pour y vaquer plus librement à la prière et à la mortification.

Dieu, qui se plaît à élever les humbles, ne donnait de si grands sentiments d'humilité à son fidèle serviteur que pour se servir de lui dans des emplois assez éclatants, et pour le préserver de tout le mal que la grande estime qu'on avait à la cour pour lui aurait pu lui causer; car il y avait peu de personnes du rang du P. de Mouchy qui fussent plus généralement estimées des princes, des grands seigneurs et des prélats. Le roi le choisit, entre une infinité d'autres, pour aller à Florence traiter d'une affaire la plus délicate et la plus importante qui puisse

arriver dans la maison des princes¹. Cet honneur d'une distinction si particulière ne fit aucun changement en lui. Il ne l'accepta que dans la vue de Dieu et par un motif pur d'entretenir l'union et la charité parmi des personnes qui, liées par les liens indissolubles du mariage, ne pouvaient chercher à les rompre sans donner lieu à quelque divorce qu'on appréhendait extrêmement.

Il partit de Paris pour cette négociation honorable sans en rien dire à personne. Étant arrivé à Lyon, il alla à la maison de l'Oratoire, où il demeura quelques jours en attendant une commodité pour descendre à Marseille et passer de là à Florence. Un jour, étant en conversation avec tous les autres Pères, le maître de la poste le vint demander pour lui rendre une dépêche qu'il avait reçu ordre de la cour de lui remettre en ses mains propres. Il entra dans la salle où il était en conversation. Tous les Pères de la maison, qui ne savaient rien du sujet de son voyage, furent fort surpris du compliment de cet homme et de la lettre qu'il lui donna. Mais comme elle était honorable pour lui, il n'en dit pas un mot; il partit le lendemain, et l'on n'apprit qu'à son retour que cette lettre venait de la cour et contenait de nouvelles instructions pour sa négociation. Il arriva à Florence en peu de jours, et il y fut reçu du grand-duc avec tous les témoignages d'amitié qu'on pouvait souhaiter. Ce prince l'avait connu en France et avait pour lui une estime très grande. Il eut plusieurs entretiens avec lui et avec la princesse, et ménagea auprès de Leurs Altesses l'affaire pour laquelle il avait entrepris ce voyage avec tant de

¹ Il s'agissait d'empêcher Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, frère de Louis XIII, de se séparer de son mari, Cosme III de Médicis, qu'elle avait épousé en 1661.

sagesse, de prudence et de piété, qu'il eut tout le succès qu'il s'était proposé¹.

Le P. de Mouchy revint en France aussi inconnu qu'il en était parti, et, après avoir rendu un compte exact de sa commission, il se retira en sa chambre pour y vaquer à la prière et à l'étude des livres saints.

M. Gaston de France, duc d'Orléans, frère unique du roi Louis XIII, ne se sentit pas plus tôt frappé, en 1660, de la maladie dont il mourut, qu'il fit avertir le P. de Mouchy de se rendre auprès de lui, à Blois, où il était avec toute sa cour. Il y vint avec M^{gr} l'évêque d'Orléans², qui, après avoir rendu ses devoirs à Son Altesse royale, s'en retourna en son diocèse. Ce prince ordonna au P. de Mouchy de rester auprès de lui, de ne le point abandonner jusqu'à son dernier soupir et de l'aider de ses conseils dans un temps si précieux. Il lui témoigna même une grande confiance, lui ouvrit son cœur et ne fit pas difficulté de lui avouer qu'il avait quelques pressentiments de sa mort, qui lui donnaient de grandes inquiétudes par rapport à sa vie passée. Le Père sut prudemment profiter de ces dispositions. Il lui parla de ses obligations avec cette sincérité généreuse dont on use si peu avec les grands, et il ne se contenta pas de lui dire comme autrefois un prophète à un grand roi : *Dispone domui tue, quia morieris tu et non vives*; mais encore il entra avec lui dans le détail de toutes ses affaires, tant à l'égard de Madame et de ses enfants, qu'à l'égard de ses domestiques et de ses sujets. Il lui fit faire plusieurs restitutions et des aumônes très grandes. Après avoir ainsi réglé toutes choses, il ordonna qu'on ne lui parlât que de Dieu

¹ Plus tard cependant Marguerite-Louise quitta son mari et revint en France, où elle mourut en 1721.

² Alphonse d'Elbène (1647-1665).

et de son salut. Ce prince reçut les derniers sacrements avec les sentiments de la piété la plus édifiante, et depuis ce temps le P. de Mouchy ne le quitta pas d'un moment, et demeura toujours nuit et jour auprès de son lit pour lui inspirer les dispositions les plus saintes et les plus chrétiennes. Le prince témoignait l'écouter avec plaisir et s'efforçait d'y entrer autant que la violence de son mal pouvait le lui permettre. Enfin, sa dernière heure étant venue, il rendit son âme à son Créateur avec de grands sentiments de piété entre les mains du P. de Mouchy, comme il l'avait toujours souhaité¹.

Il est inutile de rapporter ici tous les égarements des premières années de la vie d'Armand-Jean Lebouthellier de Rancé, qui depuis est devenu si fameux, sous le nom d'*abbé de la Trappe*, par l'austérité de sa vie sainte, par tant de conversions éclatantes qu'il a faites et par tant d'ouvrages de piété qu'il a donnés au public, qui lui ont acquis à juste titre, parmi les personnes d'esprit et de piété, le nom de saint Bernard de notre siècle. Il suffit de dire qu'après avoir mené une vie toute mondaine, environné de mille sortes d'obstacles au salut, chargé de plusieurs bénéfices et engagé dans le grand monde, il fut enfin, par une miséricorde extraordinaire, touché de Dieu. Après avoir été agité pendant quelque temps de plusieurs pensées différentes sur le changement de vie qu'il voulait entreprendre, et ne pouvant discerner par lui-même ce que Dieu demandait de lui, il résolut pour s'en éclaircir de s'adresser à quelque homme pieux, sage et éclairé. Voici de quelle manière en parle l'auteur de sa vie². Il alla pour ce sujet faire une retraite à l'institution des Pères de l'Oratoire de Paris, où il se mit sous la

¹ Le 2 février 1660.

² Marsollier, liv. I, ch. ix.

conduite du P. de Mouchy. Ce Père, qui était homme d'une naissance distinguée et avait de grandes lumières, une piété tendre et solide, beaucoup de réputation et de considération dans le monde, avait tout ce qui était capable d'acquérir une grande autorité sur l'esprit de l'abbé de Rancé. L'abbé lui ouvrit son cœur, prit ses avis pour une confession générale, la fit à l'Institution auprès du P. Bouchard, qui était un autre saint prêtre de l'Oratoire¹; il se soumit à tout ce qu'il jugea à propos de lui ordonner. Le P. de Mouchy, qui n'était que pour la direction et pour le conseil, le traita d'abord avec beaucoup de douceur pour ne le pas rebuter dès sa première entrée dans le chemin de la vertu; mais ayant vu d'un côté la profondeur de ses plaies, la force des habitudes qu'il avait contractées et le danger où il serait de retomber si l'on usait avec lui de trop d'indulgence; et ayant reconnu de l'autre le désir sincère qu'il avait d'être à Dieu et ce grand cœur qu'on a toujours remarqué en lui, il ne l'épargna point dans la suite; il lui conseilla de sévères pénitences et le traita avec cette rigueur salutaire que les canons de l'Église ont prescrit de tout temps à ceux qui ont perdu l'innocence de leur baptême. Il lui donna ensuite un règlement de vie, conforme à son état et à ses besoins, qu'il observa très exactement.

L'on peut dire que sa conversion n'était encore que comme ébauchée; mais elle reçut sa dernière perfection à la mort de M. le duc d'Orléans, Gaston de France, dont l'abbé de Rancé était premier aumônier. Ce prince n'eut pas plus tôt rendu le dernier soupir, en présence du P. de Mouchy, que ses officiers l'abandonnèrent. L'abbé de Rancé et ce bon Père demeurèrent presque seuls auprès du corps. Un spectacle si touchant, la mort toujours ter-

¹ Voir sa *Vie*, t. II, p. 341.

rible, plus terrible encore à l'égard des grands, tant de distinctions détruites, tant de grandeurs anéanties, cet abandon, cette solitude, ce silence, le compte que ce prince avait à rendre à Dieu, étaient des circonstances trop instructives pour ne pas engager le P. de Mouchy à inspirer à l'abbé de Rancé cette conversion parfaite à laquelle il avait toujours eu dessein de le porter.

Étant donc persuadé que le temps de l'affliction est le temps où Dieu parle le plus efficacement, il prit celui pendant lequel on embaumait le corps du prince, et s'adressant à l'abbé de Rancé : « Eh bien ! qu'est devenu « ce prince, si grand, si respecté, et qui touchait de si « près à la première couronne du monde ? Dans ce moment, où le temps finit, où l'éternité commence, il « n'y a plus pour lui de rang, de distinction, de gloire, « de plaisirs, tout a disparu, tout s'est évanoui ; le voilà « comme le reste des hommes ; il est devenu un objet « d'horreur, ou plutôt il est devant Dieu, ce juge terrible « qui ne fait distinction de personne ; il y est nu, seul, « abandonné à lui-même ; au moment que je parle, Dieu « a décidé de son éternité ; c'en est fait, il est heureux « ou malheureux pour jamais. »

Ces paroles pénétrèrent le cœur de l'abbé de Rancé. « Il y a longtemps, répondit-il, que je me dis les mêmes « choses que vous venez de me dire, ou plutôt que Dieu « me les dit au fond de mon cœur. J'ai l'esprit convaincu « du néant des choses du monde, et j'y tiens encore par « mille endroits, comme si elles avaient quelque chose « de solide et qui fût capable de me rendre heureux ; « mais enfin je crains que Dieu ne se lasse de me parler, « et quel malheur pour moi si cela arrivait ! »

Le P. de Mouchy appuya sur cette réflexion ; il lui fit voir que Dieu n'aime point ces cœurs partagés qui ne sont à lui qu'à demi, et, après plusieurs choses très tou-

chantes, il ajouta : « Craignez que Dieu ne se retire
« enfin et ne vous abandonne à vous-même, à vos in-
« certitudes et à vos faiblesses. » Pendant que le P. de
Mouchy parlait de la sorte, la grâce agissait sur le cœur
de l'abbé de Rancé. Dieu s'emparait de son cœur et
achevait de rompre ce qui le tenait encore attaché au
monde. « C'en est fait, dit-il au P. de Mouchy, le monde
« ne me sera plus rien ; j'y renonce et je l'abandonne
« pour toujours. Mais comment faire, ajouta-t-il, com-
« ment m'y prendre ? Je suis accablé d'affaires ; com-
« ment sortir des embarras où je me trouve ? » En effet,
il avait besoin de toute la prudence du P. de Mouchy
pour marcher sûrement dans un chemin où les plus ha-
biles sont sujets à se tromper, et où il est également
dangereux d'aller trop vite et de n'avancer pas assez.
Le P. de Mouchy modéra son zèle sans le ralentir, et il
lui fit comprendre que dans ces commencements Dieu
ne demandait de lui sinon qu'il s'affermît dans ses bons
desseins. « Priez beaucoup, lui dit-il, fuyez le monde ;
« soyez fidèle à Dieu, conservez chèrement ces premières
« semences du salut et évitez le trouble. Après cela, les
« difficultés s'aplaniront d'elles-mêmes. » L'abbé suivit
cet avis ; le P. de Mouchy ne pensait alors qu'à en faire
un abbé réglé et utile à l'Église, et l'abbé ne portait pas
lui-même ses vues plus loin.

Depuis ce temps-là jusqu'à la pompe funèbre du
prince, il eut de longs et fréquents entretiens avec le
P. de Mouchy ; il prit ses avis sur toutes choses ; ce fut
celui-ci qui régla son temps, sa conduite, ses occupa-
tions, et il le fit avec tant de sagesse que l'abbé de Rancé,
en suivant ses avis, n'eut plus de retour pour le monde.
Enfin le temps auquel l'abbé de Rancé et le P. de Mouchy
devaient se séparer arriva. Ils se quittèrent après s'être
promis de se rejoindre à Paris. Le P. de Mouchy en prit

le chemin, et l'abbé de Rancé, au bout de quelques mois, l'y vint joindre. Il lui proposa plusieurs points sur lesquels il avait consulté l'évêque de Cominges¹; mais ayant ajouté que ce prélat n'avait pas voulu les résoudre, et qu'il l'avait renvoyé à l'évêque d'Aleth², le P. de Mouchy approuva son dessein. Il lui dit néanmoins son sentiment sur ses difficultés, mais il ajouta qu'il ne lui conseillait pas de s'y tenir jusqu'à ce qu'il eût consulté l'évêque d'Aleth; il lui apprit en même temps que ce prélat faisait la visite de son diocèse, et qu'il ne reviendrait à Aleth que dans deux à trois mois. Il lui conseilla d'aller passer quelque temps avec l'évêque de Châlons-sur-Marne, qui était son ami particulier et l'un des plus saints et des plus éclairés prélats de son siècle³. Il suivit ce conseil et partit dès le lendemain. Mais cet évêque ne voulut rien décider sur le genre de vie qu'il devait embrasser, et le renvoya toujours au jugement de l'évêque d'Aleth. Il partit donc pour Aleth. Lorsqu'il y fut arrivé, ce prélat, qui le connaissait de réputation depuis longtemps, le reçut avec toutes les tendresses possibles; l'abbé passa plusieurs jours avec lui, lui proposa toutes ses difficultés, et, après avoir reçu tous les avis qu'il pouvait souhaiter, il se rendit à Paris pour rendre compte au P. de Mouchy de tout son voyage. Depuis ce temps, il fit de jour en jour de nouveaux progrès dans la piété; il se sentit fortement touché d'embrasser l'état religieux de l'étroite observance de Cîteaux; il proposa son dessein au P. de Mouchy, qui, du commencement, eut peine d'y consentir. Mais après avoir bien examiné ses dispositions

¹ Gilbert du Plessis-Praslin de Choiseul, 1644-1671.

² Nicolas Pavillon (1637-1677), célèbre par son inébranlable fermeté vis-à-vis des empiètements de Louis XIV, et la grande austérité de sa vie.

³ Félix Vialard (1640-1680).

et consulté Dieu dans la prière, y donna les mains ; ce qui donna lieu à cet abbé d'établir cette réforme, qui depuis a fait tant d'honneur à l'Eglise.

Le cardinal Le Camus, qui, de nos jours, n'est parvenu à cette éminente dignité que par la sainteté d'une vie austère et laborieuse dans l'épiscopat, étant sur le point de prendre possession de l'évêché de Grenoble, pria le P. de Mouchy de l'accompagner et d'y passer quelques mois avec lui, afin de l'assister de ses conseils dans les commencements d'un gouvernement aussi saint et aussi important que celui d'un diocèse. Notre bon prêtre se rendit à sa demande¹, et si, selon l'Evangile, on juge de l'arbre par ses fruits, il faut avouer que les avis qu'il donna à ce grand prélat sont bien saints, puisque depuis plusieurs siècles on n'a point vu en France d'évêque plus exemplaire, plus vertueux et plus irréprochable. Il trouva en y arrivant un diocèse tout délabré, et il s'appliqua aussitôt avec tant de zèle à y mettre l'ordre et la réforme nécessaire, qu'on y vit en peu de temps un très grand renouvellement. Le démon jaloux lui suscita plusieurs ennemis qui n'oublièrent rien pour s'opposer à ses pieux desseins, et qui, ne se contentant pas de s'en prendre à sa personne, attaquèrent celui qu'ils crurent être par ses conseils le principal auteur de toutes ces généreuses entreprises.

Ils firent courir plusieurs bruits contre notre saint prêtre, et la passion les aveugla tellement qu'un jour, comme il priaît Dieu avec beaucoup de recueillement dans une église, il y eut une de ces personnes qui l'approcha et lui donna un grand soufflet, l'appelant hérétique et lui reprochant que par ses méchants conseils il était cause de tout le désordre que le nouvel évêque cau-

¹ Novembre 1671.

sait dans son diocèse. Cette insulte n'excita pas la moindre altération dans son âme. Au contraire, il n'en fit que rire et témoigna même en recevoir une joie très grande. Plusieurs personnes de piété ne furent pas si insensibles ; elles crurent que cet affront était trop public et trop injurieux pour demeurer impuni. Ils en portèrent leur plainte au Parlement, qui aussitôt se mit en état d'en faire une punition exemplaire. Mais notre saint prêtre, qui avait des sentiments plus chrétiens, fit voir aux uns et aux autres l'importance qu'il y avait de pardonner généreusement cette injure, par des raisons si fortes et si convaincantes, qu'ils se rendirent aussitôt et qu'ils cessèrent toutes les poursuites qu'on avait commencées.

Le P. de Mouchy avait beaucoup de crédit auprès de M. le chancelier Le Tellier. Ce grand homme, qui était encore plus recommandable par la vertu que par ses biens et par son pouvoir, avait une confiance particulière en notre bon prêtre. Il l'honorait comme son allié et son ami intime, et il prenait plaisir en ses entretiens, de sorte que celui-ci était en état de tout obtenir de lui. Cependant l'on n'a jamais remarqué qu'il ait fait autre emploi de ce grand crédit et de l'amitié d'un homme si puissant que pour protéger les pauvres, et surtout pour soutenir les prélats contre les oppressions injustes qu'on leur fait parfois, lorsqu'ils veulent retrancher les abus et mettre le bon ordre dans leurs diocèses. Ils trouvaient toujours en lui un zélé défenseur de l'Église et un puissant protecteur pour les affaires qu'ils pouvaient avoir auprès de ce ministre. Ils en ont souvent reçu des secours extraordinaires dans des occasions importantes où sans lui ils auraient échoué.

Le P. de Mouchy avait un si grand amour pour l'Église qu'il semblait qu'il n'eût d'autres intérêts que les siens. Il ne priait, il n'étudiait que pour elle. Ses études

n'avaient d'autre fin que de rendre quelque service à l'Église. Ses prières ordinaires étaient pour les besoins de l'Église. La plupart de ses conférences ont été dans le but de former de dignes ministres pour l'Église. Quoiqu'il y eût un grand nombre de jeunes ecclésiastiques dans le séminaire de Saint-Magloire, où il demeurait, sur lesquels il exerçait son zèle par ses bons exemples et ses saintes instructions, il avait encore plusieurs autres ecclésiastiques dans Paris dont il prenait soin et auxquels il allait certains jours de la semaine faire des conférences, pour les former à la piété et leur inspirer le véritable esprit de leur vocation. Dieu a donné une si grande bénédiction aux soins de ce bon Père, qu'il en est sorti plusieurs prédicateurs, missionnaires, curés et vicaires, qui ont rendu de grands services dans les diocèses. Et ce même amour pour l'Église lui donnait une affection particulière pour tous les séminaires, même pour ceux qui n'étaient pas sous la direction de l'Oratoire. Il vivait dans une union et une liaison singulière avec tous les dignes prêtres qui ont la conduite de ceux de Paris. Il en était aussi très estimé, et ils avaient tous une vénération singulière pour son zèle et pour sa piété.

Il savait presque toute la sainte Écriture par cœur. Saint Augustin, saint Bernard, saint Grégoire le Grand étaient les saints Pères qu'il estimait et qu'il lisait davantage. On lui a souvent entendu dire que si l'on voulait recueillir les cas de conscience répandus dans les lettres de ces trois Pères, on en ferait un corps de morale très pure et très propre à opposer aux maximes corrompues des derniers casuistes de notre temps. Sur la fin de sa vie, tout accablé d'infirmités, il ne manquait pas de consacrer quelques heures de la journée à la lecture de l'Écriture sainte, et ceux qui avaient quelque part à ses conversations particulières ont assez remarqué qu'il s'en

servait très à propos, et qu'il savait tirer de ses lectures et de ses méditations tout ce qui était plus propre pour l'édifier.

Il joignait à une érudition profonde et à une parfaite intelligence des saints Pères tout ce que la dévotion a de plus tendre. Il avait sans cesse recours à Notre-Seigneur par des aspirations vives et ferventes. Il passait des temps considérables en méditation devant le saint Sacrement, dans la tribune qui regarde le maître-autel. Il avait encore certaines heures réglées pour se tenir prosterné devant un crucifix qui se trouvait dans sa chambre. L'on pourrait même dire que toute la journée était une oraison continuelle pour lui ; car ou il se tenait intérieurement en la présence de Dieu, ou il s'élevait à lui par quelques versets des psaumes ou par quelques autres passages affectifs de la sainte Écriture. Ce qui le tenait dans un silence presque continuel, car il parlait peu dans les conversations, et même souvent il paraissait abstrait à cause de la grande application qu'il avait à la présence de Dieu. Les consolations intérieures qu'il en retirait lui inspiraient un dégoût extrême de toutes les nouvelles du monde ; il n'en entendait parler qu'avec une peine très grande, et il ne pouvait souffrir cet empressement ou cette avidité excessive que plusieurs ecclésiastiques témoignent en avoir.

Il avait une grâce et un talent pour converser avec les grands ; il savait s'entretenir avec eux d'une manière honnête et respectueuse, sans les flatter ni altérer les maximes saintes de l'Évangile ; ils l'aimaient, et il ne les visitait jamais aussi souvent qu'ils le souhaitaient. Cependant il avait un éloignement et une horreur extrêmes pour les richesses, quoique issu d'une riche et noble famille. Quand il entra dans l'Oratoire, il avait plus de dix à douze mille écus de biens effectifs. Il en donna

une partie à la maison de Saint-Magloire pour sa pension, et il prêta le reste à des personnes qui ne le lui ont jamais rendu ; de sorte que les dernières années de sa vie il n'avait rien qu'une petite pension de 100 fr., que M^{me} la chancelière Le Tellier, sa parente, lui donnait pour son entretien, et dont il épargnait encore plus de cinquante livres pour les donner aux pauvres.

Il aurait pu se donner plusieurs petites commodités très permises, dont il s'est privé par esprit de pauvreté ; il ne voulait pas qu'il y eût rien dans ses habits, dans les meubles de sa chambre, ni même dans ses livres, qui fût contraire à cette vertu.

Il avait une si grande tendresse de conscience que les moindres apparences du péché lui faisaient peur. C'est pourquoi il avait une peine extrême d'entendre les pécheurs en confession, de crainte qu'au lieu de les délivrer de leurs crimes il ne s'en rendit lui-même coupable ; il était tellement pénétré des jugements de Dieu, qu'on le voyait quelquefois tout abattu de frayeur. D'autres fois, il se prosternait la face contre terre et y passait des temps considérables à gémir pour ses péchés. La pensée de la mort lui était toujours présente, et son esprit en était sans cesse occupé, aussi bien que de l'éternité et des jugements de Dieu. Il a été toute sa vie sujet à de grands scrupules, qui l'ont beaucoup fait souffrir et qui n'étaient pas, comme en plusieurs, les sentiments d'un esprit faible et chancelant, mais les effets d'une âme pure et innocente. On pouvait dire de lui ce que l'Écriture a dit du patriarche Job, qu'il s'observait sur toutes ses actions, et qu'il craignait toujours qu'il ne s'y glissât quelque grain d'amour-propre.

Autant le P. de Mouchy cherchait à se cacher et négligeait sa propre gloire, autant avait-il d'ardeur d'avancer la gloire de Dieu ; il en parlait dans tous les entretiens

qu'il avait avec les gens du monde, et toujours d'une manière propre à les édifier sans leur causer de l'ennui ; son humeur agréable, ses manières honnêtes, et le tour d'esprit dont il assaisonnait les discours les plus sérieux, le faisaient toujours écouter avec plaisir. Il s'appliquait beaucoup encore à former les mœurs des jeunes ecclésiastiques, dont il s'attirait aisément la confiance à Saint-Magloire.

Il sentait lui-même ce qu'il voulait faire sentir au monde, et ce don qu'il avait de toucher les cœurs venait sans doute de ce qu'il était lui-même touché le premier des vérités qu'il leur inspirait. Il avait de grands principes de religion qui régnaient en toute sa conduite, et qui lui servaient de règles pour celle de personnes qui le consultaient sur l'affaire du salut.

Il a fait pendant quelques années les prônes de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Sa réputation, jointe à la manière sainte dont il les faisait, y attira beaucoup de monde ; il pria beaucoup pour s'y préparer, et ensuite il parlait avec une si grande onction qu'on ne pouvait l'entendre sans en être touché. Il était naturellement persuasif par son éloquence, mais encore plus par la haute idée qu'il imprimait pour les vérités et les mystères de notre religion. Mais aussitôt qu'il s'aperçut de l'éclat que ses prônes faisaient dans Paris et du grand concours du peuple qui y venait, il les cessa, et, quelques instances qu'on pût lui faire pour les continuer, on ne put jamais l'obtenir, tant il avait d'éloignement pour tout ce qui flatte davantage l'esprit de l'homme.

Il était pénétré d'un profond respect pour les églises. Il n'y entrait jamais qu'avec une vive foi de la présence de JÉSUS-CHRIST dans le très auguste Sacrement de nos autels. Il s'y tenait toujours dans un grand recueillement, et il sentait une peine extrême quand il voyait

commettre quelque irrévérence qu'il ne pouvait empêcher.

Il avait surtout une dévotion extraordinaire pour le saint sacrifice de la Messe. Il la disait avec une ferveur si grande, qu'il était aisé de connaître la foi et la piété dont il était animé. Il avait une appréhension extrême qu'en la disant tous les jours il ne lui arrivât d'en contracter une habitude qui lui fit perdre le respect et la ferveur qu'il devait y avoir. Un jour, embrassant un nouveau prêtre qui venait de dire sa première messe, il lui dit : « Prenez garde, je vous prie, de ne jamais célébrer « par routine, c'est une faute plus grande et plus ordinaire qu'on ne croit. » C'est pourquoi il employait beaucoup de temps en prières pour s'y préparer, et, après cet adorable mystère, il n'en donnait pas moins pour son action de grâce.

Étant devenu septuagénaire, ses infirmités augmentèrent de jour en jour. Il se regarda comme un homme qui ne pouvait plus vivre longtemps et qui, par conséquent, ne devait s'occuper que de l'éternité; il fut réduit à ne pouvoir sortir de l'infirmerie, et à la fin privé de dire la sainte Messe. Il eut pourtant tous les jours la consolation de l'entendre de son lit et d'y communier. Il souffrait dans ces derniers temps de grandes douleurs en son corps, mais avec une application à Dieu qui n'était presque pas interrompue, priant sans cesse avec une foi extraordinaire. Dieu l'éprouva pendant plusieurs mois par des voies aussi rudes qu'on puisse en concevoir, le laissant à lui-même pour achever de purifier tout ce qui pouvait rester d'imperfection en son âme. Il ne trouvait que ténèbres et obscurités en son esprit, que sécheresses et insensibilité en son cœur; son âme était agitée de continuels remords de conscience; son imagination fut troublée de cent fantômes différents; le passé, le présent et

l'avenir concouraient également à le faire souffrir. Les moindres légèretés de sa jeunesse lui paraissaient des crimes énormes ; il se trouvait dans un état où il lui semblait qu'il n'avait ni foi, ni espérance, ni amour de Dieu. La rigueur de ses jugements l'accablait. Mais Dieu, pour le purifier, lui retranchait ainsi tout ce qu'il y a de sensible dans la dévotion, et, voulant le récompenser bientôt d'une gloire éternelle, il lui faisait faire par avance son purgatoire en ce monde. Et au milieu de tant de souffrances, le bon P. de Mouchy ne parlait que de Dieu ; il ne pensait qu'à lui ; il ne pouvait entendre parler que de lui.

Enfin, après une maladie de plusieurs mois, pendant laquelle il reçut plusieurs fois les divins sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, après une vie sainte remplie de quantité de bonnes œuvres, après avoir produit une infinité d'actes de résignation et de soumission à la volonté de Dieu, étant muni du saint Viatique et de l'Extrême-Onction, son âme se détacha de son corps pour aller s'unir à son Créateur pendant l'éternité bienheureuse, le 8^e de novembre 1686, étant âgé de soixante-seize ans, dont il en avait passé près de cinquante-huit dans la Congrégation.

Batterel III

— 192 —

Batterel III 190-209

XVIII. — Le Père Pierre de Monchy,

Entré en 1633, mort en 1686

X.

La maison de Monchy est sans contredit une des plus nobles et des plus anciennes de Picardie. Les généalogies la suivent depuis 1351, et nous la montrent partout illustrée par les plus grandes charges et les alliances les plus honorables (1).

Pierre de Monchy était fils de Pierre de Monchy (2), seigneur de Moiseumont et de Ste-Radegonde, lieutenant de la compagnie des gendarmes du connétable, qui, en 1608, épousa en secondes noces Marthe Le Grand, fille de Georges, seigneur de Franqueville, et d'Aldonce de Bouchérolles. Il n'eut que Pierre de ce second lit. Il avait eu du premier Adrien de Monchy, père de Claude; et celui-ci, qui était neveu du P. de Monchy, fut aussi prêtre de l'Oratoire. [Le Père Pierre de Monchy naquit le 13 mars 1610, et fut baptisé à Franqueville, dont sa mère était Dame, dans le diocèse de Rouen (3). Après ses études de philosophie, qu'il fit à Paris au collège de Navarre, et ~~avait~~ été quelque temps dans le monde, où il était connu sous le nom de M. de Ste-Radegonde, Dieu lui inspira de se retirer, et il se présenta au P. de Andren, qui le retint dans l'Oratoire le 27 août 1633, étant âgé de 23 ans. Le P. Claude Bertin était alors supérieur de la maison de Paris, où le confrère de Monchy fit son institution, et le P. Gilles Pittre, directeur des confrères.

⌈

À avoir

(1) V. P. ANSELME, *Palais de l'honneur*, in-4°, p. 483.

(2) MORERI, *Edition de 1725*.

(3) *Déclaration de son état donnée par lui-même en 1672*.

Après ses exercices de piété, finis avec une grande ferveur, il alla étudier deux ans en théologie à Saumur sous les PP. Léonor de la Barde, Jean Berthad et Thomas Bethy, et il fut fait prêtre à Angers par Mgr l'Evêque, au mois de Décembre 1635.

Au mois de septembre 1636, on le fit supérieur de Caen (1). Il sortait de ses études théologiques, et n'avait que 26 ans. Il s'en chargea, non sans peine, ayant toujours eu beaucoup de répugnance à conduire les autres. Il trouva la maison fort pauvre, et l'aida beaucoup de ses libéralités ; mais il y fut dangereusement malade ; et, de retour en santé, il voulut quitter, ce qu'il fit au mois de juin 1637. Ainsi il n'y fut qu'un an. Pendant sa supériorité, il donna retraite dans sa maison à M. Camus, ancien évêque de Belley, qui craignait alors les poursuites du Parlement. Ce prélat prêchant, aux Jésuites de Paris, saint Ignace ou saint François-Xavier, avait pris pour texte : *Dum steteritis ante reges et Præsides, nolite cogitare, etc.* Par où le public ne douta point qu'il n'eût voulu faire allusion au discours tenu par les Recteurs des Jésuites des maisons de Paris au Parlement devant lequel ils avaient été cités peu auparavant pour rendre raison de leurs sentiments touchant l'autorité des rois ; et il fut conseillé par ses amis de se retirer pour un temps de son propre gré dans la province, et laisser passer l'orage qu'ils prévoyaient que cette liberté pouvait exciter contre lui ; et ce fut le P. de Monchy qui l'accueillit.

Il fut aussi supérieur de la maison de Notre-Dame-des-Vertus (2) ; mais il n'y acheva pas les trois ans ordinaires ; du moins sur aucune liste de députations il n'est marqué supérieur des Vertus. Son humilité et la délicatesse de sa conscience faisaient qu'il ne pouvait se souffrir en place, se croyant alors chargé devant Dieu, dont les jugements

(1) Livre historique de la maison de Caen.

(2) P. DE MONCHY, Déclaration.

l'effrayaient, de lui répondre âme pour âme de celles de ses inférieurs. Le Père Bourgoing écrivait de Calais du 21 Juin 1645 au P. Thyersault, son secrétaire. « *Le Père de Monchy me fait pitié ; ce sera un homme confisqué (s'il ne se guérit de ses scrupules.) Il n'y a absolument aucune apparence de le décharger, il lui faut une défense de confesser. Je lui écrirai un mot de charité et de consolation ; plus on condescendra à ses faiblesses, et plus on les accroîtra. Il n'y a que le point des confessions qui le peîne.* »

On eut cependant pour lui la condescendance qu'il désirait ; mais on lui fit accepter, quelques années après, la supériorité d'Orléans, la seule qu'il put se résoudre à remplir trois ans, depuis 1651 jusqu'en 1654, parce qu'après tout il n'y avait, ainsi qu'il le désirait lui-même, presque rien de plus à faire qu'à dire le *Benedicite* (1). Il y fit fonder par une personne, qui avait confiance en lui, la place d'un prêtre, dont le soin serait d'aller faire la mission et le catéchisme dans les villages du diocèse, et cette personne voulut que, tant qu'il vivrait, nul autre que lui n'aurait la nomination de ce prêtre ; et après sa mort, les supérieurs de la maison d'Orléans.

Son temps fini, il vint faire sa résidence ordinaire à St-Magloire, où il a passé les trente dernières années de sa vie, toujours occupé soit à la direction des ecclésiastiques du Séminaire, soit à travailler dans la paroisse voisine de St-Jacques, soit dans les diverses missions que nous avons à remplir, et se prêtant avec un grand zèle à toutes sortes de bonnes œuvres, hormis celle de confesser, sur laquelle il devint d'autant plus rétif qu'il avançait plus en âge.

Dans ces diverses fonctions, il avait un don tout particulier de toucher les âmes. Il donnait aux vérités les plus communes une merveilleuse onction, et elles faisaient

(1) Voyez Orléans.

dans sa bouche tant d'impression que ceux qui l'écoutaient, en versaient des larmes (1).

Il fit pendant quelques années les prônes dans la paroisse de St-Jacques-du-Haut-Pas. Sa réputation, jointe à la manière utile dont il les faisait, y attira insensiblement bien du monde. Quand il s'aperçut de l'éclat et de la foule qu'il avait, il cessa ; et quelques instances qu'on lui en fit, il ne put se résoudre à continuer (2).

Quoique sa vie eût toujours été réglée et édifiante, il se regardait comme le plus grand pécheur qui fut sur la terre ; et croyait que, si on lui eût fait justice, on l'aurait dépouillé de l'honneur du sacerdoce, et on l'eût réduit à la communion laïque. Pénétré de ces sentiments, tous les ans, le premier jour de carême, quittant son surplis, il allait se confondre avec le simple peuple, et recevoir avec lui des cendres sur sa tête dans la nef de l'église, se regardant comme un pénitent public. Il voulut même s'aller retirer à la Trappe, mais on lui fit changer de résolution, en lui représentant que c'était renoncer à sa vocation, dans laquelle saint Paul ne cesse d'exhorter un chacun de persévérer. Il en conserva seulement un certain goût de retraite, qui faisait qu'il s'enfermait quelquefois des jours entiers dans sa chambre pour ne vaquer qu'à la prière et à la mortification (3).

Il avait un grand amour pour l'Eglise. Il ne priait, il n'étudiait, il ne travaillait que pour elle. Peu curieux, fâché même de savoir de temps en temps ce qui se passait dans le monde, et ne redisant jamais ce qu'il en avait ouï dire, il avait une sainte avidité pour toutes les nouvelles qui intéressaient les affaires et les besoins de l'Eglise. Les conférences, qu'il faisait au séminaire de St-Magloire,

(1) CLOYSEULT, *Recueil des Vies*. [T. III, p. 77].

(2) IDEM, *Ibid.* [p. 91].

(3) IDEM, *Ibid.* [p. 78].

n'avaient pour but que de lui former de dignes ministres. Il avait encore plusieurs autres ecclésiastiques dans Paris, dont il prenait soin, et auxquels il allait faire des instructions à certains jours réglés de la semaine pour leur inspirer le véritable esprit de leur vocation, et Dieu a donné une telle bénédiction à ses soins, qu'il est sorti de son école plusieurs excellents sujets qui ont fait honneur à leur ministère (1).

Il savait presque toute l'Ecriture-Sainte par cœur ; et il disait que, pourvu qu'on le remit de dix versets en dix versets, il se faisait fort de la réciter tout entière. Après cette étude, saint Augustin, saint Grégoire-le-Grand et saint Bernard étaient ceux des Pères qu'il goûtait davantage, et qu'il possédait plus parfaitement. Il parlait toujours avec estime et avec éloge des livres nouveaux de piété, qui paraissaient de temps en temps dans le public ; mais il en lisait très peu, disant qu'il s'en tenait à la source, c'est-à-dire à l'Ecriture-Sainte et aux Pères, que j'ai nommés, où il puisait une solidité et une onction qu'il ne trouvait point si abondamment ailleurs. Il avait même quelque peine de voir le nombre de ces ouvrages de piété modernes se multiplier si fort, parce qu'il prétendait qu'ils ne laissaient pas le loisir de lire les anciens, c'est-à-dire ceux des Pères qui valaient mieux.

Sa naissance, son mérite, et le crédit qu'il avait auprès des grands lui auraient facilement procuré des bénéfices considérables, s'il avait voulu faire le moindre pas pour cela. Mais, bien éloigné d'avoir une pareille pensée, il en a refusé plusieurs, qui lui ont été offerts. On lui dit un jour qu'il était en grand danger d'être fait évêque et il répondit agréablement : « *Je ne suis ni assez saint, ni assez méchant pour cela.* » Et comme on lui demandait l'explication de cette espèce d'énigme, il ajouta : « *Je n'ai ni assez*

(1) *Idem, Ibid.* [p. 88].

de vertu et de mérite pour qu'on me vienne chercher et me forcer par une espèce de violence à accepter un évêché, comme autrefois on faisait aux saints; et je ne suis point d'ailleurs, par la miséricorde de Dieu, assez malheureux pour faire la moindre avance de ce côté-là, contre ma propre conscience. »

Il avait une grâce et un talent particulier pour converser avec les personnes de condition et les grands seigneurs. Il savait s'entretenir avec eux d'une manière honnête et respectueuse sans les flatter, ni altérer, pour leur plaire, les maximes saintes de l'Evangile. Ils l'aimaient, et il ne les visitait jamais aussi souvent qu'ils l'auraient voulu. Cependant il avait un éloignement extrême des richesses. Quand il entra dans l'Oratoire, il avait plus de dix ou douze mille écus de biens effectifs (1), dont il retirait 1800 livres de rente. Tant qu'il en jouit, il donna généreusement jusqu'à mille livres de pension annuelle dans les maisons, où il résidait, comme s'il y eût été un membre inutile; et, depuis qu'il eut tout perdu, « *on avait*, disait-il, *la charité dans la congrégation de le nourrir pour l'amour de Dieu* (2). » Il eut, en effet, la facilité de prêter son bien à différentes personnes qui, abusant de sa bonté et de son esprit de détachement, ne le lui rendirent jamais; et il aima mieux tout perdre que d'en poursuivre la restitution par la voie des procès, en sorte que, les dernières années de sa vie, il n'avait guère pour tout bien qu'une pension de dix pistoles, que lui faisait M^{me} la chancelière Le Teller, sa parente, pension bien modique sur laquelle il trouvait encore le secret d'en épargner la moitié au profit des pauvres; tant il avait d'attention d'être pauvre lui-même dans ses meubles et dans ses habits.

Dans les entretiens, qu'il était obligé d'avoir avec les gens du monde, il s'était mis en possession de leur parler librement de Dieu et de s'en faire écouter sans ennui, même

(1) IDEM, *Ibid.* [p. 89].

(2) DE MONCHY, *Déclaration*.

avec plaisir. Son humeur agréable, ses manières honnêtes et le tour insinuant dont il assaisonnait les discours les plus sérieux, lui faisaient toujours trouver un accès facile et d'heureuses dispositions à l'entendre. Et nous n'avons jamais eu aucun de nos Pères qui ait été plus universellement goûté et estimé des princes, des prélats et des seigneurs de la cour (1).

Le roi le choisit pour aller négocier à Florence une affaire assez délicate (2). Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, frère de Louis XIII, et de Marguerite de Lorraine, sa seconde femme, avait épousé en 1661 Cosme III de Médicis, grand duc de Toscane (3); et ne pouvant s'accommoder aux manières de la cour de ce pays-là, était sur le point de faire divorce, et de s'en revenir en France. Le Père de Monchy fut chargé d'aller prévenir le scandale que cette rupture eût causé. Il partit de Paris sans en dire mot à personne, et encore moins sur sa route. Nos Pères de Lyon ne le surent que par un paquet de la cour, que le maître de la poste eut ordre de lui remettre en personne, comme contenant des instructions importantes pour le succès de sa négociation, lequel lui fut rendu pendant qu'il était à la conversation avec eux. Il arriva à Florence, et fut reçu fort gracieusement du grand duc. Ce prince l'avait connu en France, et avait pour lui une grande estime. Le Père de Monchy eut plusieurs entretiens avec son Altesse et avec la grande duchesse. Il leur fit sentir l'obligation qu'ils avaient de vivre en union, et ménagea ses discours avant tant de sagesse et d'habileté, que son voyage eut, pour lors, tout le succès qu'on s'en était proposé; car depuis la princesse vint, comme on sait, s'établir en France, où elle est morte en 1721, deux ans avant son mari.

Son père, Gaston de France, duc d'Orléans, ne se sentit

(1) CLOYSEULT, *Ibid.* [p. 91].

(2) IDEM, *Ibid.* [p. 78].

(3) MORERI, Edition de 1725.

pas plutôt frappé en 1660 de la maladie dont il mourut, qu'il fit avertir le Père de Monchy de se rendre auprès de sa personne à Blois, où il se tenait avec sa cour. Il y vint avec M. l'évêque d'Orléans qui, après avoir rendu ses devoirs à son Altesse, s'en retourna dans son diocèse. Mais ce prince ordonna au P. de Monchy de rester auprès de lui, de ne le point abandonner jusqu'au dernier soupir et de l'aider de ses conseils dans des moments si précieux (1). Il lui témoigna même une grande confiance, lui ouvrit son cœur, et ne fit pas difficulté de lui avouer qu'ayant un secret pressentiment de sa mort, il se trouvait dans de grandes inquiétudes par rapport à sa vie passée. Le Père de Monchy sut prudemment profiter des dispositions, où il le trouvait. Il lui parla de ses obligations avec cette sincérité généreuse, dont il est si rare qu'on ose user envers les grands. Il entra avec lui dans le détail de ses affaires, tant à l'égard de Madame et de ses enfants, qu'à l'égard de ses domestiques. Il lui fit faire plusieurs restitutions et d'abondantes aumônes ; et, après avoir ainsi réglé toutes choses, le prince ordonna qu'on ne lui parlât plus que de Dieu et de son salut. Aussi le P. de Monchy demeura toujours depuis, nuit et jour, auprès de son lit, ne cessant d'exciter en lui les dispositions convenables jusqu'à ce qu'il expirât (2).

Cette mort acheva de cimenter l'ouvrage de la conversion du saint et célèbre abbé de la Trappe, Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, par les solides réflexions que lui fit faire sur ce triste événement le P. de Monchy, son directeur (3). Car, lorsque l'abbé de Rancé, touché de Dieu par une miséricorde extraordinaire, agité longtemps de différentes pensées, sans pouvoir discerner par lui-même ce que Dieu demandait de lui, résolut, pour s'en éclaircir, de

(1) M. MARSOLIER fait honneur de tout ceci à l'abbé de Rancé. J'ai suivi le P. Cloyseault, qui l'attribue au Père de Monchy. C'est mon garant ; mais je ne sais quel est le sien.

(2) CLOYSEULT, *Ibid.* [p. 80].

(3) MARSOLIER, *Vie de Rancé*, Livre I, ch. 10. — CLOYSEULT, [*Ibid.* p. 81].

s'adresser à quelque homme pieux et sage, ce fut à notre saint prêtre que Dieu l'envoya, comme à un autre Ananie. Il lui inspira de venir faire une retraite à cette maison de l'Institution de Paris, sous la conduite du P. de Monchy, et voici quel en fut le fruit.

Ce Père, dit Marsollier, était un homme d'une naissance distinguée ; il avait de grandes lumières, une piété tendre et solide, beaucoup de réputation et de considération dans le monde, c'est-à-dire qu'il avait tout ce qui était capable de lui acquérir une grande autorité sur l'esprit de l'abbé de Rancé. L'abbé lui ouvrit son cœur. Il prit ses avis pour une confession générale. Il la fit à l'Institution auprès du Père Bouchard, qui était un autre saint prêtre de l'Oratoire. Il se soumit à tout ce qu'il jugea à propos de lui ordonner. Le Père de Monchy, qui n'était que pour la direction et pour le conseil, le traita d'abord avec beaucoup de douceur pour ne le pas rebuter dès sa première entrée dans le chemin de la vertu ; mais, ayant vu d'un côté la profondeur de ses plaies, la force des habitudes qu'il avait contractées, et le danger où il serait de retomber, si on le traitait avec trop d'indulgence, et ayant reconnu de l'autre le désir sincère qu'il avait d'être à Dieu, et ce grand cœur qu'on a toujours remarqué en lui, il ne l'épargna point dans la suite ; il lui conseilla de sévères pénitences, et le traita avec cette rigueur salutaire que les canons de l'Eglise ont prescrite pour les grands pécheurs, et il lui donna ensuite un règlement de vie conforme à son état et à ses besoins, qu'il observa très exactement.

Sa conversion n'était alors qu'ébauchée ; mais elle reçut, continue son historien, sa dernière perfection à la mort du duc d'Orléans, dont il était premier aumônier. Ce prince n'eut pas plutôt rendu le dernier soupir que tous ses officiers l'abandonnèrent. L'abbé de Rancé et le Père de Monchy restèrent presque seuls auprès du corps. Un spectacle si touchant, tant de distinctions détruites, cet abandon,

cette solitude, le compte que ce prince avait à rendre à Dieu, étaient des circonstances trop instructives pour ne pas engager le Père de Monchy à inspirer à l'abbé de Rancé cette conversion parfaite, à laquelle il avait toujours eu dessein de conduire son pénitent.

Il prit donc le temps qu'on embaumait le corps de ce prince, et s'adressant à cet abbé : « *Eh bien, lui dit-il, qu'est donc devenu ce prince si grand, si respecté, et qui touchait de si près à la première couronne du monde ? Dans ce moment, où le temps est fini pour lui, et où l'éternité commence, il n'y a plus pour lui ni rang, ni distinction, ni plaisir, ni gloire ; tout a disparu ! Le voilà comme le reste des hommes, devenu dans son corps un objet d'horreur ; et, quant à son âme, elle est devant Dieu, devant ce juge terrible qui ne fait distinction de personne. Là, il est nu et abandonné à lui-même. Au moment que je vous parle, Dieu a décidé de son sort ; c'en est fait, il est heureux ou malheureux pour jamais.* »

Ces paroles, qui partaient d'un cœur vraiment touché, pénétrèrent celui de l'abbé de Rancé. Il l'avoua à son directeur, qu'il sentait aussi le néant des choses du monde ; que cependant il y tenait encore par mille endroits, et qu'il craignait que Dieu, qui ne cessait de lui parler par tous ces exemples, ne se lassât enfin de le faire ; ce qui serait pour lui le plus grand malheur qui lui put arriver.

Le P. de Monchy appuya fort sur cette réflexion, lui représenta que Dieu n'aime point les cœurs partagés ; et, après diverses choses édifiantes qu'il lui dit, il ajouta : « *Craignez enfin que Dieu ne se retire, et ne vous abandonne à vous-même, à vos incertitudes et vos faiblesses.* » Pendant qu'il parlait de la sorte, la grâce agissait puissamment sur le cœur de l'abbé de Rancé. « *C'en est fait,* dit-il au P. de Monchy. *Le monde ne me sera plus rien, j'y renonce, et je l'abandonne pour toujours. Mais, comment faire, et comment m'y prendre ? Je suis accablé d'affaires ;*

comment sortir des embarras où je me trouve ? » Le P. de Monchy le consola, et lui fit comprendre que tout ce que Dieu demandait de lui, dans ces commencements, était qu'il s'affermît dans ses bons desseins. « *Priez beaucoup, lui dit-il, fuyez le monde : soyez fidèle à Dieu, conservez chèrement ces premières semences de salut ; évitez le trouble, après cela les difficultés s'aplaniront d'elles-mêmes.* » Depuis ce temps, jusqu'à celui qu'on fit la pompe funèbre de Monsieur, il eut encore de fréquents entretiens avec lui. Ce fut lui qui régla son temps, ses occupations, sa conduite ; et il le fit avec tant de sagesse que l'abbé de Rancé, en suivant ses avis, n'eut plus de retour pour le monde. Le P. de Monchy prit ensuite le chemin de Paris, où l'abbé de Rancé vint au bout de quelques mois le rejoindre. Il lui proposa quelques points, sur lesquels il avait consulté l'Evêque de Comminges ; mais ayant ajouté que ce prélat n'avait pas voulu les résoudre, et qu'il l'avait renvoyé à l'évêque d'Alet, le P. de Monchy approuva fort ce dessein. Il lui dit néanmoins son sentiment sur ses difficultés, mais en ajoutant qu'il ne lui conseillait pas de s'y tenir jusqu'à ce qu'il eût pris conseil du saint évêque d'Alet. Il lui apprit en même temps que ce prélat faisait la visite de son diocèse, et qu'il ne reviendrait à Alet que dans deux ou trois mois. Il lui conseilla d'aller passer quelque temps auprès de Mgr l'évêque de Châlons-sur-Marne, Félix Vialart. L'abbé de Rancé suivit ce conseil, et partit dès le lendemain. Mais ce saint et éclairé prélat ne voulut rien décider sur le genre de vie qu'il devait embrasser, et le renvoya toujours à la décision qu'en ferait Mgr l'évêque d'Alet. Il partit donc pour Alet ; et quand il eut abondamment puisé pendant plusieurs jours dans une source si pure toutes les lumières, dont il avait besoin, il revint à Paris rendre compte au P. de Monchy de tout ce qu'il croyait que Dieu exigeait de lui pour la réparation du passé, et entr'autres de sa résolution de se retirer en son abbaye de

la Trappe et d'y embrasser l'état de réforme pour la rétablir ensuite dans cette maison. Le P. de Monchy eut d'abord quelque peine à y consentir ; mais après avoir bien examiné les dispositions de son pénitent, et consulté Dieu dans la prière, il l'approuva fort, et le confirma dans une entreprise, qui est depuis plus de soixante ans la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST dans toute la France, et dont le juste Juge ne manquera pas de tenir compte à notre saint Prêtre à proportion de tout le bien qui se fait dans cette sainte retraite.

Dieu se servit de l'exemple de la conversion de l'abbé de la Trappe pour opérer celle de son ami, l'abbé Le Camus, qui, après l'avoir suivi dans tous ses égarements, lorsqu'ils étaient tous deux dans le monde, l'imita encore si parfaitement dans sa pénitence ; et c'est encore ici une des plus illustres conquêtes du P. de Monchy. C'est à lui qu'il s'adressa lorsqu'il se sentit touché. C'est de sa main qu'il prit le P. Bouchard pour son confesseur, ses scrupules ordinaires ne lui permettant pas de gagner sur lui de faire cette fonction par lui-même. Enfin c'est aussi à l'Institution de Paris qu'il lui proposa de se retirer. L'abbé Le Camus comptait y passer ses jours dans la retraite et la pénitence ; et, dans cette vue, il avait déjà commencé à y faire bâtir la maison que le séjour de plusieurs solitaires, qui l'ont depuis habitée, et en dernier lieu de feu M. le Chancelier de Pontchartrain pendant quatorze ans, nous fera toujours distinguer entre toutes les autres destinées au même usage. Mais l'éminente piété, dont faisait profession l'abbé Le Camus depuis son retour à Dieu, jointe à ses grands talents pour servir l'Eglise, l'ayant fait nommer par le Roi, au mois de janvier 1671, à l'évêché de Grenoble, et depuis encore par le Pape Innocent XI, à la dignité de cardinal, il fut obligé, à son grand regret, de quitter le séjour de l'Institution, laissant le bâtiment de sa maison imparfait, et se rendit dans son diocèse avant la fin de la même année.

La confiance, qu'il avait au P. de Monchy, fit qu'il ne voulut point partir, sans l'amener avec lui pour l'aider de ses conseils dans la conduite de son Eglise. Le zèle de notre saint prêtre ne permit pas à son humilité de se défendre des instances, qui lui furent faites. Il partit donc avec Monsieur de Grenoble. Ils arrivèrent au mois de novembre 1671, et il logea à l'évêché avec le prélat (1). Nous ne saurions le suivre dans tout le détail, où il entra avec lui pour lui faire régler son diocèse ; mais si, selon la maxime de l'Evangile, on doit juger de l'arbre par les fruits, on peut conclure que les conseils, qu'il donna à cet illustre prélat, tant pour la conduite de sa personne, que pour celle de son diocèse, étaient bien judicieux et bien saints, puisque de longtemps on n'a vu en France un évêque plus exemplaire, plus vertueux, plus vigilant, plus irréprochable et en un mot plus évêque que le cardinal Le Camus (2).

Le P. de Monchy l'accompagna dans sa première visite des paroisses de son diocèse, qui sont situées dans les montagnes des Alpes; ce qui ne se passa point sans de grandes fatigues pour l'un et pour l'autre. Ils trouvèrent un diocèse très délabré; mais le saint prélat s'appliqua avec tant de zèle à y mettre l'ordre et la réforme nécessaires, qu'on y vit en peu de temps un renouvellement presque entier. Il fit ensuite la visite de son Eglise cathédrale et de son chapitre, et fit convenir à ces Messieurs de dresser conjointement avec eux un nouveau corps de statuts. Ils nommèrent six chanoines de leur côté, et Mgr de Grenoble, le seul P. de Monchy de sa part, pour les dresser et les examiner en son nom. « *Ibique tandem*, porte le procès-verbal qui en fut fait, *præsentibus D. Stephano Le Camus, Principe et Gratianopolitano Episcopo,*

(1) *Mémoire manuscrit de Grenoble.*

(2) CLOYSEAUT, *Ibid.* [p. 86].

et notabili ac Spectatissimo viro Reverendissimo Patre de Monchy, presbytero congregationis Oratorii Jesu, ab eo electo et deputato ». Il signe les dits statuts, et on assure qu'ils sont très beaux (1).

Mgr de Grenoble entreprit aussi de faire observer la clôture aux Dames de Montfleury, religieuses dominicaines de son diocèse ; et il employa auprès d'elles les exhortations du P. de Monchy, qui ne put cependant leur persuader de se rendre à la volonté du prélat.

Ces divers projets de réforme soulevèrent bien des personnes, et firent murmurer contre le prélat et plus hautement encore contre celui qu'on n'ignorait pas en être le principal auteur. On fit courir divers bruits contre le P. de Monchy. Les noms de *rigoriste* et de *janséniste* ne lui furent pas épargnés. Il fut même insulté personnellement ; et, comme il était un jour en prière dans son église, quelqu'un, s'approchant de lui, eut l'insolence de lui donner un soufflet en le traitant d'hérétique, et lui reprochant d'être cause, par ses conseils violents, du trouble qu'excitaient dans le diocèse les idées de réforme de leur évêque. Cet affront ne causa aucune altération dans son âme. Il était cependant trop public et trop injurieux pour le laisser impuni. Le Parlement, à qui on en porta plainte, voulait en faire une punition exemplaire ; le seul P. de Monchy s'y opposa, et il persuada par des raisons si convaincantes combien il lui convenait, pour l'édification publique et le succès des pieuses intentions de Mgr l'Evêque, de pardonner généreusement cette offense, qu'il fit cesser toutes les poursuites commencées contre le coupable (3).

De retour à Paris, il ne discontinua pas de seconder Mgr de Grenoble de ses conseils. On conserve grand nombre de

(1) *Mémoire manuscrit de Grenoble.*

(2) LALOUETTE, *Vie de Le Camus.*

(3) CLOYSEAUT, *Ibid.* [p. 86].

lettres (1), qu'il lui écrivait, par lesquelles on voit, mieux que par tout ce que l'on pourrait en dire, la grande estime, que ce prélat avait pour ce Père et la confiance intime qu'il avait en lui. On voit qu'il ne faisait presque rien de considérable sans consulter son saint directeur ; et rien n'est plus sensé que les avis qu'il en recevait. Par quelques-unes de ces lettres, qui sont toutes sans date d'année, le P. de Monchy le dissuade de quitter son évêché, en lui remontrant les engagements qu'il avait contractés avec son église, et les grands services qu'elle pouvait recevoir de lui. Par une autre fort longue, il le détourne d'aller faire sa résidence ordinaire à la Grande-Chartreuse, en lui faisant voir que, de ce désert, il ne pourrait remplir grand nombre de devoirs indispensables à un évêque, et que de plus sa résidence parmi les Chartreux, sur lesquels il n'avait aucune juridiction, ne pouvait que troubler leur solitude. Ce prélat l'avait prié de lui marquer les défauts qu'il avait aperçus en lui pendant son séjour à Grenoble. Le P. de Monchy s'en excuse avec beaucoup d'humilité, comme aussi de lui donner des avis pour la conduite de son temporel. « *J'ai perdu tout mon bien, lui dit-il, et l'ai si mal gouverné qu'il faut à présent que l'on me nourrisse pour l'amour de Dieu le reste de mes jours, et ce qui a été cause d'une partie de ma ruine, vient qu'ayant vendu une terre assez considérable (apparemment la terre de Franqueville qu'il avait eue de Madame sa mère), j'en mis l'argent en des rentes, que j'ai toutes perdues. Jugez après cela, si je dois me mêler de conseiller les autres sur cet article.* » Il lui marque, dans une autre, qu'il avait engagé le neveu de ce prélat après une retraite qu'il avait faite sous lui, à se défaire d'un des deux bénéfices qu'il possédait. Enfin on voit par quelques-unes qu'il l'exhorte à ne cesser de prêcher toujours contre l'usure sans s'embarrasser du grand nombre de contradic-

(1) Ces lettres sont entre les mains du secrétaire de feu M. Le Camus, qui me les a communiquées pour en laisser prendre des extraits.

tions qu'il avait à essayer pour cela. Il y en a sur la manière de faire gagner utilement le Jubilé dans son diocèse. Il y en a sur les divers démêlés, que ce prélat eut avec le Parlement, avec les Jésuites et avec certains religieux qui avaient déferé quelques propositions de ses sermons à la cour de Rome, et sur quelques petits différends qu'il eut avec la cour de Turin, à laquelle il le détourne, par quelques considérations, d'aller prêcher le Carême. Il y en a aussi plusieurs sur l'établissement de son séminaire, qu'il nous donna en 1675, sur celui d'une maison pour les ecclésiastiques déréglés, et d'une autre pour les Messieurs de la Congrégation de Saint-Joseph, qu'il voulait employer aux missions de son diocèse.

Par toutes ces lettres, on juge aisément qu'il avait beaucoup d'accès et un grand crédit auprès de M. le Chancelier, qui était alors M. Le Tellier. Ce magistrat l'honorait de sa confiance, et se faisait même honneur de se dire son allié et son ami de cœur. Il prenait un plaisir singulier à s'entretenir avec lui; ce qui le mettait en état d'en obtenir tout ce qu'il voulait. Mais aussi il avait grand soin de ne lui jamais rien demander qui ne fut ou pour l'intérêt des pauvres, ou pour appuyer les prélats, qui avaient recours à sa médiation pour être maintenus dans ce qu'ils faisaient de bien, soit pour retrancher les abus, soit pour établir le bon ordre dans leurs diocèses. En quoi ils trouvaient dans sa personne un intercesseur très zélé, et qui obtenait tout ce qu'il voulait. Il écrivit, par exemple, à Mgr de Grenoble : *« J'ai montré à M. le Chancelier la lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire... Je lui ai demandé son sentiment sur votre voyage de Dijon; il m'a dit qu'il n'était pas d'avis que vous le fissiez et qu'envoyant un homme intelligent de votre part, votre résidence est une puissante sollicitation. Je lui parlai ensuite de vos autres affaires : il me dit qu'il est certain qu'il vous faut des lettres patentes pour l'établissement des Prêtres de Saint Joseph dans votre diocèse, que l'on vous expédiera, quand*

vous le voudrez, mais qu'il faut que vous envoyiez les pièces nécessaires. Faites dresser par votre conseil ces lettres patentes comme vous les souhaitez, et M. le Chancelier ajoutera ou diminuera ce qu'il trouvera conforme aux règles du sien. »

Venant ensuite à ce qui regardait l'état de sa santé, il lui dit : « *Je demeure toujours en une grande infirmité, quoique je sois un peu mieux que l'année passée ; mais mon corps n'est pas mon grand mal. Mon âme est bien plus malade ; et du lieu où vous êtes, vous la pouvez secourir. »* Et ensuite : « *Que Dieu vous fait de grâces, Monseigneur, de donner toute votre vie, tout votre esprit et tout votre bien pour servir la portion de son troupeau, qui vous est confiée, et c'en est encore une très grande que vous regardiez l'Episcopat, comme JÉSUS-CHRIST, duquel vous êtes vicaire, a regardé le sien, c'est-à-dire pour souffrir, pour instruire et pour travailler. Je ne puis reconnaître toutes les obligations que je vous ai, et tous les soins que vous prenez pour tout ce qui me regarde, qu'en demandant à Dieu qu'il vous soutienne, qu'il fortifie, et qu'il augmente tout le bien qu'il a mis en vous, et qu'il me fasse chercher toutes les occasions de vous en marquer ma reconnaissance, qui est au-delà de tout ce que je vous puis dire. »*

Toutes ces lettres, où il s'est peint d'après nature, ne respirent qu'humilité et un profond mépris de lui-même. Il n'y a point de terme, dont il se serve pour se rabaisser ; et on sent bien qu'il le faisait de tout son cœur. Elles sont remplies de l'Ecriture-Sainte et des Pères, parce qu'il en était lui-même rempli. On y voit encore que Dieu le visitait souvent par des maladies. « *Pour me donner le temps de vous écrire, dit-il dans une du 6 décembre, Dieu m'a envoyé une grande fluxion sur la poitrine et un rhumatisme qui me tourmentent grandement, et qui m'ont fait quitter les prônes de Saint-Jacques et tous mes autres petits emplois, en sorte que maintenant je suis en pénitence et interdit de l'autel et de la chaire. Je l'avais bien mérité pour mes péchés.* » — « *Depuis quinze jours, dit-il dans une autre du 22 décembre,*

j'ai eu une assez grande fluxion sur la poitrine, que j'ai gagnée auprès du pauvre Comte de Brancas, que j'ai assisté à la mort, laquelle a été fort chrétienne et fort édifiante. C'est pendant cette maladie que j'ai trouvé le temps de vous écrire. » Il marque, dans une autre, que Mgr de Barillon, évêque de Luçon, aurait fort souhaité l'avoir auprès de lui dans son diocèse ; mais il s'en était excusé dans la crainte de faire les mêmes fautes qu'à Grenoble. Enfin il insiste, dans plusieurs autres, à ce que M. Le Camus quitte le maigre, auquel il s'était condamné pour toujours, du moins dans ses maladies ; mais il ne put rien gagner de ce côté-là.

Son humilité était à un point que, nommé assistant de la congrégation par notre conseil vers le milieu de 1662, pour en remplacer un autre qui avait manqué, à la onzième assemblée qui se tint l'année suivante 1663, il ne cessa d'insister auprès de nos Pères jusqu'à ce qu'il eut fait accepter sa démission de cet emploi, ne pouvant se souffrir en place et par quelques endroits que ce fut au-dessus des autres.

Autant qu'il cherchait à se cacher et à s'obscurcir, autant avait-il d'ardeur d'avancer la gloire de Dieu. Il en parlait en toute occasion et avec une merveilleuse onction, parce qu'il sentait tout ce qu'il voulait faire sentir aux autres. Il n'agissait en tout que par de grands principes de religion qui lui servaient de règle en toute sa conduite et à régler les personnes qui le consultaient sur l'affaire de leur salut. Il avait surtout une dévotion extraordinaire pour le Saint-Sacrifice de la messe. Il ne le célébrait jamais qu'avec une ferveur sensible qui faisait aisément juger des sentiments de foi dont il était pénétré. Il appréhendait extrêmement qu'en le disant tous les jours, il ne contractât l'habitude de ne le faire que par routine ; ce qu'il regardait comme un très grand mal, dont aussi il recommandait fort aux jeunes prêtres de sa connaissance de se garder avec soin (1).

(1) CLOYSEULT, *Ibid.* [p. 92].

Etant devenu septuagénaire, ses infirmités augmentèrent de jour en jour, et se regardant comme un homme qui n'avait plus bien longtemps à vivre, il ne songea plus qu'à l'éternité. Dieu l'éprouva cependant plusieurs mois par des voies bien dures, ne trouvant que ténèbres et obscurités dans son esprit, que sécheresse et insensibilité dans son cœur, agité de divers remords de conscience ; enfin le passé, le présent et l'avenir concourant également à le faire souffrir. Mais c'est par ces mêmes épreuves portées avec un fond de confiance et de soumission que Dieu le purifiait, et achevait de le rendre une hostie digne de lui. Plus les forces de son corps diminuaient, plus on voyait l'ardeur de sa foi s'accroître. Il ne parlait plus que de Dieu, il ne s'occupait que de lui, il ne pouvait entendre parler que de lui ; et c'est dans ces dispositions que son âme se détacha doucement de son corps, pour s'aller unir à lui à jamais le 8 novembre 1686, dans la maison de Saint-Magloire.

Notre nécrologe le loue d'avoir travaillé longtemps dans nos maisons avec beaucoup de bénédiction et de fruit et d'avoir vécu dans un continuel exercice des œuvres de charité au dehors et avec une grande piété au dedans.

On a de lui, en mss. un *Cours réglé de conférences morales pour les ecclésiastiques*, où il traite des principaux devoirs de cet état avec beaucoup de solidité et de goût. Le P. Cloyseault, qui les a eues, en a inséré de longs extraits dans sa vie, qu'il a composée ; mais qu'à raison de leur longueur, nous n'avons pas fait insérer dans la copie de son recueil.

Caen, le 10 avril 1978

Françoise Rouillé
Conservateur adjoint

Monsieur le Supérieur,

A l'occasion d'une étude que j'effectue actuellement sur le graveur flamand Pierre van SCUTUPPEN (1629-1702), j'ai découvert le portrait de deux personnages qui ont appartenu à l'ordre de St Grégoire :

- Louis THOMASIN (1619-1695)
- Pierre de MONCHY (1610-1686)

Si le premier m'est mieux connu, grâce à la notice qui lui est consacrée dans le Dictionnaire des hommes illustres de Ch. Perrault, je ne sais rien du second.

C'est pourquoi je me permets de vous demander s'il vous serait possible de me donner quelques renseignements sur ce deux personnages.

Par avance je vous remercie pour l'honneur que vous voudrez bien m'accorder, et vous prie d'agréer, Monsieur le Supérieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

F. Rouillé

Paris le 3 Avril 1978

Madame,

Le Père CLAVEL, Supérieur Général de l'Oratoire, me transmet votre lettre du 10 avril 1978, relative aux renseignements que vous demandez au sujet des PP. L.Thomassin et P.de Monchy.

En ce qui concerne le P.Louis THOMASSIN, je vous adresse ci-joint:

- 1) - la photocopie de l'article du P.Batterel sur lui, extrait du livre:
P.Batterel - Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire,
T.III- pp.477-516 - Paris, Picard, 1904.
- 2) - la photocopie de l'article du P.Cloyseault, le concernant aussi dans le
livre: P.Cloyseault - Généralat du P.de Sainte Marthe- 3ème partie- Du
Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire- pp.163-179- Paris, Poussielgue
1883.
- 3) - La photocopie d'un extrait de la table analytique de l'ouvrage de l'Abbé
H.Brémond- Index de l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France
depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.

Je vous signale en outre les références suivantes:

P.CLAIR - Louis THOMASSIN (1619-1695) Etude bio-bibliographique avec vingt
lettres et deux textes inédits. Paris, P.U.F. 1964. In 8°, 159 pp.
Coll. " Le mouvement des idées au XVII^e siècle "

un article sur le P.THOMASSIN, dans le Dictionnaire de théologie catholique.

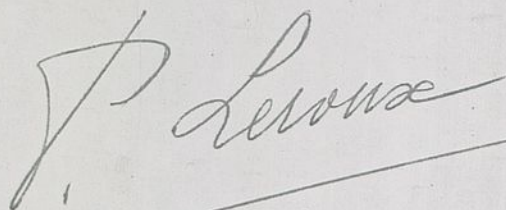
Vous remarquerez qu'à la fin de l' article du P.Batterel sur le P.Louis THOMASSIN, il est question des portraits des peintre et graveur dont vous vous occupez. A ce sujet, il serait très intéressant pour nous, d'avoir des détails complémentaires sur les portraits que vous avez découverts.

En ce qui concerne le P.Pierre de MONCHY, je vous envoie ci-joint

- 1) - La photocopie de l'article du P.Batterel sur lui, extrait aussi du livre:
P.Batterel- Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire,
T.III - pp. 190-209 - Paris, Picard, 1904.
- 2) - La photocopie de l'article du P.Cloyseault , le concernant également dans le
livre: P.Cloyseault - Généralat du P.de Sainte Marthe - 3ème partie - Du
Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire. pp.75-93.
Paris, Poussielgue, 1883.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments distingués.

Pour l'archiviste:



Madame France ROUILLE
Conservateur-adjoint au
Musée des Beaux-Arts de Caen